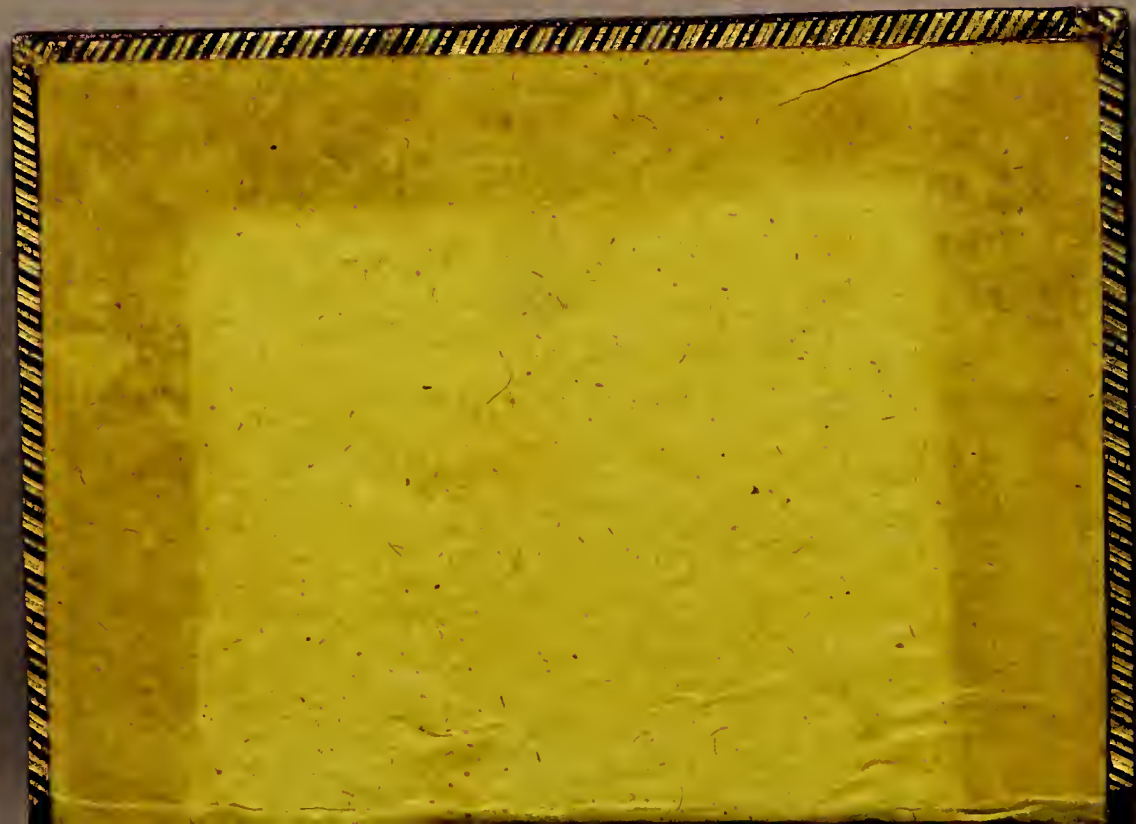

BIBLIOTHÈQUE
PORTATIVE
DU VOYAGEUR.

APJCB

MÉMOIRES

DU COMTE DE GRAMMONT,

PAR HAMILTON.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ J. B. FOURNIER PÈRE ET FILS,
impr.-libraires, rue Hautefeuille, n.° 27.

AN XI. — 1802.

RPJCB

MÉMOIRES
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des temps ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guères dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des

moins glorieux de sa vie, quand la sincérité, dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries, et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, exprime naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières, et les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II.

En ce temps-là, il n'en allait pas en France comme à présent. Louis XIII régnait encore, et le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume. De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendait de la faveur du ministre; les établissements n'y étaient solides qu'à mesure qu'on lui était dévoué. De vastes projets jetaient au cœur des états voisins les fondements de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police était un peu négligée. Les grands chemins étaient impraticables de jour, et les rues durant la nuit; mais on volait encore plus impunément ailleurs. La jeunesse, en entrant dans le monde, prenait le parti que bon lui semblait. Qui voulait se faisait chevalier; abbé, qui pouvait; j'entends, *abbé à bénéfice*. L'habit ne distin-

guait point le chevalier de l'abbé; et je crois que le chevalier de Grammont était l'un et l'autre au siège de Trin. Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a pas besoin, ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu par-tout.

Le siège était formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités; car un volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnaître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas commandait l'armée; et comme la charge de lieutenant-général n'était pas encore connue, du Plessis-Pralin et le fameux vicomte de Turenne étaient ses maréchaux-de-camp.

On portait quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé le moyen de les abymer par une grêle affreuse de bombes, et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages qui réduisent le gouverneur aux souterrains et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signalaient l'art des assiégeants et le courage des assiégés; et par conséquent les sièges étaient d'une longueur raisonnable; et les jeunes gens avaient le temps d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre

dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes ; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier de Grammont y fut ; plus de fatigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les généraux, plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchait, et portait par-tout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme partout ailleurs, on voyait des gens de mérite ou des gens qui en voulaient avoir. Ces derniers imitaient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisaient briller, et n'y réussissaient pas; les autres admiraient ses talents, et recherchaient son amitié. Matta fut de ce nombre. Il était agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit. Il l'avait simple et naturel ; mais le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, le chevalier de Grammont ne fut pas long-temps à démêler les qualités qui le distinguaient. Ainsi la connaissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entre eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partagerait la dépense. Comme ils avaient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus, et les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendait à merveille dans les commencements, et le chevalier rendait en cent façons ce qu'il ne prenait que d'une seule.

Les généraux, tour-à-tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étaient pas si bien servis. Le chevalier avait le don de faire valoir les choses les plus communes; et son esprit était tellement à la mode, que c'était se déshonorer que de ne pas se soumettre à son goût. Matta lui laissait le soin de louer la table, et d'en faire les honneurs; et, charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avait rien de si beau que de vivre comme ils faisaient, et rien de plus aisé que de continuer: mais il s'aperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie, tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'allait réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étaient point parlé de l'état de leurs affaires; quoique celui qui en avait le soin les eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le chevalier de Grammont était revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil, et, ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçût; et ayant quelque temps admiré la contemplation où il paraissait enseveli, et ce profond silence entre deux

hommes qui ne l'avaient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardait. « Voilà, dit le chevalier, un réveil « assez gai et assez bouffon; et à qui en as-tu « donc? ou si c'est aux anges que tu ris? Ma « foi, chevalier, dit Matta, je ris d'un songe « que je viens de faire, si naturel et si plaisant, « qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvais « que nous avions renvoyé M. le maître-d'hô- « tel, M. le chef de cuisine, et M. notre of- « ficier; résolus, pour le reste de la campagne, « d'aller manger chez les autres, comme les « autres étaient venus manger chez nous. Voilà « mon songe; et toi, chevalier, à quoi rêvais-tu?

« Pauvre esprit, dit le chevalier en haussant « les épaules, te voilà d'abord sur le côté! te « voilà dans la consternation et l'humilité, pour « quelques mauvais propos que le maître-d'hô- « tel t'aura tenus comme à moi! Quoi! après « la figure que nous avons faite, à la barbe des « grands et des étrangers de l'armée, quitter la « partie; et comme des sots, plier bagage com- « me des croquants, au premier épuisement de « finance! Tu n'as point de sentiments. Où est « l'honneur de la France? Et où est l'argent, « dit Matta? Car mes gens se donnent au dia- « ble qu'il n'y a pas dix écus dans la maison; « et je crois que les tiens ne t'en gardent guè- « res davantage; car il y a plus de huit jours « que je ne t'ai vu, ni tirer ta bourse, ni comp- « ter ton argent, amusement qui t'occupait vo- « lontiers en prospérité.

« Je conviens de tout cela, dit le chevalier.

« Mais je veux te faire convenir que tu n'es « qu'une poule mouillée dans cette occasion : « et que serait-ce de toi, si tu te voyais dans « l'état où je me suis trouvé à Lyon, quatre « jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire « le récit. »

CHAPITRE III.

« Voici, dit Matta, qui sent bien le ro- « man, hors qu'il faudrait que ce fût ton écuyer « qui me contât ton histoire. C'est l'ordre, dit « le chevalier Cependant je pourrai te parler « de mes premiers exploits, sans blesser ma « modestie; outre que mon écuyer a l'accent un « peu burlesque pour un récit héroïque.

« Tu sauras donc qu'en arrivant à Lyon. » Est-ce comme cela qu'on commence, dit Matta? Prends ton histoire d'un peu plus loin, les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées : mais sur-tout la manière dont tu salues le cardinal de Richelieu la première fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres ; car tu n'en sais pas un mot.

« Ah! que tu fais le mauvais plaisant! Tu « crois que tout le monde est de ton ignoran- « ce. Tu t'imagines donc que je ne connais pas « les Mendores, ni les Corisandes, moi! Je ne « sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon

« père d'être fils d'Henri IV ? Le roi voulait à « toute force le reconnaître, et jamais ce traî- « tre d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu « ce que ce serait que les Grammonts sans ce « beau travers ? Ils auraient le pas devant les « Césars de Vendôme. Tu as beau rire, c'est « l'évangile. Mais venons à notre fait.

« On me mit au collège de Pau, dans la « vue de me faire d'église ; mais comme j'a- « vais bien d'autres vues, je n'avais garde d'y « profiter ; j'avais tellement le jeu dans la tête, « que le précepteur et les régents perdaient leur « latin, en me le voulant apprendre. Le vieux « Brinon, qui me servait de valet-de-chambre « et de gouverneur, avait beau me menacer de « ma mère, je n'étudiais que quand il me plai- « sait, c'est-à-dire presque jamais. Cependant on « me traitait en écolier de ma qualité ; j'eus « toutes les dignités de la classe sans les avoir « méritées, et je sortis du collège à-peu-près « comme j'y étais entré. On trouva que j'en savais « encore de reste pour l'abbaye que mon frère « avait demandée pour moi.

« Il venait d'épouser la nièce d'un ministre de- « vant qui tous genoux fléchissaient. Il voulut « me présenter à lui. J'eus peu de peine à quit- « ter mon pays, et beaucoup d'impatience d'ar- « river à Paris. Mon frère m'ayant tenu quelque « temps auprès de lui pour me dégourdir, il me « lâcha par la ville pour perdre l'air de la cam- « pagne, et trouver celui du monde. Je l'attra- « pai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire « quand il fut question de me présenter à la cour « en équipage d'abbé. Tu sais comme on se met-

« tait alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de « me mettre une soutane par-dessus mes habits; « et, mon frère mourant de rire de mon habil- « lement ecclésiastique, voulut en faire rire les « autres. J'avais la plus belle tête du monde, « bien poudrée et bien frisée, par-dessus ma sou- « tane; et par-dessous, des bottines blanches et « des éperons dorés. Le cardinal qui avait l'es- « prit pénétrant, n'avait garde de rire. Cette élé- « vation de sentiments lui donna de l'ombrage. Il « jugea de ce que serait un génie qui, à cet « âge, se moquait de la tonsure, et méprisait le « petit collet.

« Quand mon frère m'eut remené chez lui: « *Or çà notre petit collet,* me dit-il, *cela s'est pas-* « *sé à merveille, et votre ajustement mi-partie* « *de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la cour:* « *mais ce n'est pas tout; il faut opter, mon pe-* « *tit cavalier. Voyez donc, si, vous en tenant* « *à l'église, vous voulez posséder de grands* « *biens, et ne rien faire; ou, avec une petite lé-* « *gitime, vous faire casser bras et jambes, pour* « *être le* fructus belli *d'une cour insensible, et* « *parvenir, sur la fin de vos jours, à la dignité de* « *maréchal-de-camp avec un œil de verre et une* « *jambe de bois.*

« *Je sais,* lui dis-je, *qu'il n'y a aucune com-* « *paraison entre ces deux états, pour la com-* « *modité de la vie: mais comme il faut chercher* « *son salut, préférablement à tout, je suis ré-* « *solu de renoncer à l'église, pour tâcher de me* « *sauver, à condition néanmoins que je garderai* « *mon abbaye.* Les remontrances et l'autorité « de mon frère furent inutiles pour m'en détour-

« ner, et il fallut bien me passer ce dernier ar-
« ticle pour m'entretenir à l'académie.

« Tu sais que je suis le plus adroit homme
« de France; ainsi j'eus bientôt appris tout ce
« qu'on y montre, et, chemin faisant, j'appris
« encore ce qui perfectionne la jeunesse, et
« rend honnête homme; car j'appris encore tou-
« tes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La
« vérité est que je m'y crus d'abord plus savant
« que je ne l'étais, comme je l'ai dans la suite
« éprouvé.

« Ma mère, qui sut le parti que je prenais,
« pleura la profession que j'avais quittée, et ne
« put se consoler de celle que j'avais prise. Elle
« avait compté que dans l'église je serais un
« saint; elle compta que je serais un diable dans
« le monde, ou tué à la guerre. Je mourais d'en-
« vie d'y aller; mais comme j'étais encore trop
« jeune, il fallut faire une campagne à Bida-
« che, avant d'en faire une à l'armée.

« Quand je fus de retour auprès de ma mère,
« j'avais tellement l'air de la cour et du monde,
« qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me
« gronder de mon entêtement pour les armes.
« J'étais son idole, et, me trouvant inébranla-
« ble, elle ne songea qu'à me garder le plus
« qu'elle pourrait, en attendant qu'on fît mon
« petit équipage.

« Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour
« valet-de-chambre, devait encore faire la charge
« de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est
« peut-être le gascon unique qu'on verra ja-
« mais sérieux et rébarbatif au point où il l'est.
« Il répondit de ma conduite sur la bienséance

« et la morale, et promit à ma mère qu'il rendrait « bon compte de ma personne dans les dangers « de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa « parole à l'égard de ce dernier article, qu'il « n'a fait sur les autres.

« On fit partir mon équipage huit jours avant « moi. C'était toujours autant de temps que ma « mère gagnait pour me faire des exhortations. « Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la « crainte de Dieu devant les yeux, et l'amour « du prochain en recommandation, elle me laissa « partir sous la garde du Seigneur, et du sage « Brinon.

« Dès la seconde poste nous prîmes querelle. « On lui avait mis quatre cents louis entre les « mains pour ma campagne. Je les voulus avoir. « Il s'y opposa fortement. *Vieux faquin*, lui « dis-je, *est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a « donné pour moi? A ton avis, il me faudrait « un trésorier pour ne payer que par ordonnance.* « Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il « s'attrista, mais ce fut avec des violences et des « convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de « céder. On eût dit que je lui arrachais le cœur.

« Je me sentis plus léger et plus gai depuis le « dépôt dont je l'avais soulagé; lui, au contraire, « parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avais « mis quatre cents livres de plomb sur le dos en « lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut « fouetter son cheval moi-même, tant il allait « pesamment; et, se retournant de temps en « temps : *Monsieur le chevalier*, me disait-il, « *ce n'est pas ainsi que madame l'entend.* Ses « réflexions et ses douleurs se renouvelaient à

« chaque poste ; car, au lieu de donner dix sous « au postillon, j'en donnais trente.

« Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats « nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous « mener chez le gouverneur. J'en pris un pour « me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis « Brinon entre les mains de l'autre, pour aller « rendre compte au commandant de mon voyage, « et de mes desseins.

« Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à « Paris ; mais mon soldat, selon la coutume, me « mena chez ses amis, dont il me vanta la mai- « son, comme le lieu de la ville où l'on faisait la « chère la plus délicate, et où l'on trouvait la « meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était « gros comme un muid ; il s'appelait Cerise. Il « était Suisse de nation, empoisonneur de pro- « fession, et voleur par habitude. Il me mit dans « une chambre assez propre, et me demanda si « je voulais manger en compagnie ou seul. Je « voulus être de l'auberge, à cause du beau « monde que le soldat m'avait promis dans cette « maison.

« Brinon, que les questions du gouverneur « avaient impatienté, revint plus refrogné qu'un « vieux singe, et voyant que je me peignais un « peu pour descendre : *Et que voulez-vous donc, « monsieur,* me dit-il? *Aller trotter par la ville? « Non pas: n'est-ce pas assez trotté depuis le « matin? mangez un morceau, et couchez-vous « à bonne heure, pour être du matin à cheval à « la pointe du jour. Monsieur le contrôleur,* lui « dis-je, *je ne veux ni trotter par la ville, ni « manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je*

« *veux souper en compagnie là-bas. En pleine* « *auberge?* s'écria-t-il : *Hé! monsieur, vous n'y* « *songez pas. Je me donne au diable, s'ils ne* « *sont une douzaine de baragouineurs à jouer* « *cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu* « *tonner.*

« J'étais devenu insolent depuis que je m'étais « emparé de l'argent; et voulant commencer à « me soustraire de la domination de mon gou- « verneur : *Savez-vous bien, monsieur Brinon,* « lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un sot fasse le* « *raisonneur? Allez-vous en souper, s'il vous* « *plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant* « *le jour.*

« J'avais senti pétiller mon argent au moment « qu'il avait lâché le mot de *cartes et dés.* Je fus « un peu surpris de trouver la salle où l'on man- « geait remplie de figures extraordinaires. Mon « hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il « n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs « qui auraient l'honneur de manger avec moi. « Je m'approchai d'une table où l'on jouait, je « faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à « voir bonne compagnie et gros jeu; et c'étaient « deux Allemands qui jouaient au trictrac. Ja- « mais chevaux de carrosse n'ont joué comme « ils faisaient : mais leur figure, sur-tout, passait « l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était « un petit ragot, grassouillet et rond comme « une boule. Il avait une fraise avec un chapeau « pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a per- « sonne, qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le « dôme de quelque église avec un clocher dessus. « Je demandai à l'hôte ce que c'était. *Un mar-*

« *chand de Bâle*, me dit-il, *qui vient vendre ici* « *des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra* « *guères de la manière qu'il s'y prend ; car il ne* « *fait que jouer. Joue-t-il gros jeu*, lui dis-je ? « *Non pas à présent*, dit-il ; *ce n'est que pour* « *leur écot, en attendant le souper : mais quand* « *on peut tenir le petit marchand en particulier,* « *il joue beau jeu. A-t-il de l'argent*, lui dis-je ? « *Oh, oh*, dit le perfide Cerise, *plût à Dieu que* « *vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être* « *de moitié ! nous ne serions pas long-temps à les* « *attendre.*

« Il ne m'en fallut pas davantage pour médi- « ter la ruine du chapeau pointu. Je me remis « auprès de lui pour l'étudier. Il jouait tout de « travers, écoles sur écoles, dieu sait. Je com- « mençais à me sentir quelques remords sur l'ar- « gent que je devais gagner à une petite citrouille « qui en savait si peu. Il perdit son écot, on « servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était « une table de réfectoire où nous étions pour le « moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon » hôte.

« Le plus maudit repas du monde fini, toute « cette cohue se dispersa, je ne sais comment, « à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès « de moi, et l'hôte qui se vint mettre de l'autre « côté. Ils fumaient comme des dragons, et le « Suisse me disait de temps en temps : *Demande* « *pardon à monsieur de la liberté grande ;* et là- « dessus m'envoyait des bouffées de tabac à « m'étouffer. Monsieur Cerise, de l'autre côté, me « demanda la liberté de me demander si j'avais « jamais été dans son pays ; et parut surpris de

« me voir assez bon air, sans avoir voyagé en « Suisse.

« Le petit ragot, à qui j'avais à faire, était « aussi questionneur que l'autre Il me demanda « si je venais de l'armée de Piémont ; et lui ayant « dit que j'y allais, il me demanda si je voulais « acheter des chevaux, qu'il en avait bien deux « cents, dont il me ferait bon marché. Je com- « mençais à être enfumé comme un jambon ; et « m'ennuyant du tabac et des questions, je pro- « posai à mon homme de jouer une petite pistole « au trictrac, en attendant que nos gens eussent « soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons « qu'il y consentit, en me demandant pardon de « la *liberté grande*.

« Je lui gagnai partie, revanche et le tout « dans un clin-d'œil ; car il se troublait, et se « laissait enfiler, que c'était une bénédiction. « Brinon arriva sur la fin de la troisième partie, « pour me mener coucher. Il fit un grand signe « de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que « je lui faisais de sortir. Il fallut me lever pour « lui en aller donner l'ordre en particulier. Il « commença par me faire des réprimandes de ce « que je m'encanaillais avec un vilain monstre « comme cela. J'eus beau lui dire que c'était « un gros marchand qui avait force argent, et « qui ne jouait non plus qu'un enfant. *Lui, mar-* « *chand?* s'écria-t-il ; *ne vous y fiez pas, mon-* « *sieur le chevalier. Je me donne au diable, si* « *ce n'est quelque sorcier. Tais-toi, vieux fou,* « lui dis-je, *il n'est non plus sorcier que toi : c'est* « *tout dire : et pour te le montrer, je lui veux* « *gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de*

« *me coucher.* En disant cela, je le mis dehors, « avec défense de rentrer, ou de nous inter- « rompre.

« Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son « haut-de-chausse, pour tirer un beau quadruple « d'un de ses goussets, et, me le présentant, il « me demanda pardon de la *liberté grande*, et « voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. « Je lui dis que nous ne jouions que pour nous « amuser; que je ne voulais point de son argent; « et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre « pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque « difficulté, mais il se rendit à la fin, et les re- « gagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre; « la chance tourna, le dé lui devint favorable, « les écoles cessèrent; je perdis partie, revanche « et le tout; les moitiés suivirent, le tout en fut. « J'étais piqué, lui, beau joueur, il ne me refusa « rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris « six trous en huit ou dix parties. Je lui deman- « dai encore un tour pour cent pistoles : mais « comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il « me dit qu'il était tard; qu'il fallait qu'il allât « voir ses chevaux, et se retira, me demandant « pardon de la *liberté grande*. Le sang-froid « dont il me refusa, et la politesse dont il me fit « la révérence me piquèrent tellement, que je « fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la ra- « pidité dont je venais de perdre jusqu'à la der- « nière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes « les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais « réduit.

« Je n'osais remonter dans ma chambre, de « peur de Brinon. Par bonheur s'étant ennuyé de

« m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque « consolation : mais elle ne dura pas. Dès que « je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste « dans mon aventure se présenta à mon imagi- « nation. Je n'eus garde de m'endormir. J'en- « visageais toute l'horreur de mon désastre, sans « y trouver de remède; et j'eus beau tourner « mon esprit de toute façon, il ne me fournit « aucun expédient. Je ne craignais rien tant que « l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le « cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la « ceinture, et faisant claquer un maudit fouet « qu'il tenait à la main : *Debout, M. le cheva-* « *lier,* s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux; *les* « *chevaux sont à la porte, et vous dormez en-* « *core! Nous devrions avoir déja fait deux postes;* « *çà de l'argent pour payer dans la maison.* « *Brinon,* lui dis-je d'une voix humiliée, *fermez* « *le rideau. Comment!* s'écria-t-il, *fermez le* « *rideau! Vous voulez donc faire votre campagne* « *à Lyon? Apparemment vous y prenez goût.* « *Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé?* « *Non pas, M. le chevalier, cet argent ne vous* « *profitera pas. Ce malheureux a peut-être une* « *famille; et c'est le pain de ses enfants qu'il a* « *joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il* « *la peine de veiller toute la nuit? Que dirait* « *madame, si elle voyait ce train? Monsieur* « *Brinon,* lui dis-je, *fermez, s'il vous plaît,* « *le rideau.* Mais au lieu de m'obéir, on eût dit « que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y « avait de plus sensible et de plus piquant dans « un malheur comme le mien. *Et combien?* me « disait-il : *Les cinq cents? Que fera ce pauvre*

« *homme ? Souvenez-vous que je vous l'ai dit,* « *monsieur le chevalier, cet argent ne vous pro-* « *fitera pas. Est-ce quatre cents ? trois ? deux ?* « *Quoi! ce ne serait que cent louis ?* poursuivit-il, « voyant que je branlais la tête à chaque somme « qu'il avait nommée. *Il n'y a pas grand mal à* « *cela, cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu* « *que vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon* « *ami*, lui dis-je avec un grand soupir, *fermez* « *le rideau, je suis indigne de voir le jour.*

« Brinon tressaillit à ces tristes paroles : mais « il pensa s'évanouir quand je lui contai mon « aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des « exclamations douloureuses, dont le refrain « était toujours : *Que dira madame!* Et après « s'être épuisé en regrets inutiles : *Çà donc, M.* « *le chevalier*, me dit il, *que prétendez-vous de-* « *venir ? Rien*, lui dis-je, *car je ne suis bon à* « *rien.* Ensuite, comme j'étais un peu soulagé « de lui avoir fait ma confession, il me passa « quelques projets dans la tête, que je ne pus « lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en « poste joindre mon équipage, pour vendre « quelqu'un de mes habits. Je voulais encore « proposer au marchand de chevaux de lui en « acheter bien cher à crédit, pour les revendre « à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces « propositions ; et après avoir eu la cruauté de « me laisser long-temps tourmenter, il me tira « d'affaire. Les parents font toujours quelque « vilenie à leurs pauvres enfants. Ma mère avait « eu dessein de me donner cinq cents louis ; elle « en avait retenu cinquante, tant pour quelques « petites réparations à l'abbaye, que pour faire

« prier Dieu pour moi. Brinon était chargé de « cinquante autres, avec ordre de ne m'en point « parler, que dans quelque pressante nécessité. « Elle arriva bientôt, comme tu vois.

« Voilà, pour abréger le dénouement de cette « première intrigue. Le jeu m'a favorisé jus- « qu'ici; car je me suis vu quinze cents louis, « tous frais faits depuis mon arrivée. La fortune « est redevenue mauvaise, il la faut corriger. « Notre argent est au bas; eh bien, il faut y « remédier. »

Rien n'est plus aisé, dit Matta. Il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidèle Brinon n'aurait-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité? La voilà ma foi venue, et nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie serait de saison, lui dit le chevalier, si tu savais où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétends faire. Que diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier-général, je dînerai chez le comte de Caméran, et je le prierai de souper.... Et où? dit Matta. Ici, dit le chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon; tu sais que nous n'avons ni argent ni crédit pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

Esprit bouché! dit le chevalier; est-il possible que depuis le temps que nous sommes en-

semble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le comte de Caméran joue au quinze, et moi aussi; nous avons besoin d'argent; il n'en sait que faire; je commanderai un excellent repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton maître-d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi? dit Matta. Voici comme quoi, dit le chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les compagnies des gardes, n'est-il pas vrai? dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par La Place, ton sergent, et tu les posteras ventre à terre entre ci et le quartier général.... Comment, mor!... s'écria Matta, une embuscade? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard. Si c'est-là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas... Pauvre esprit, dit le chevalier, voici le fait Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent. Les Piémontais, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers et défiants. Celui-ci commande la cavalerie. Tu sais que tu ne saurais te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'allait mettre dans la tête qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourrait faire? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher chevalier, dit Matta, se tenant les côtés : embrasse-moi ; car tu es trop merveilleux. J'étais un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avait qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me serais jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue un quinze, par un détachement d'infanterie ; il faut avouer que tu es déja grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avait projeté ; l'infortuné Caméran donna dans le piège. On soupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétait. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié, qu'il allait bientôt rendre très-sérieux ; et le bon Caméran mangeait comme un homme dont les affections étaient partagées entre la bonne chère et l'amour du jeu ; c'est-à-dire, qu'il se hâtait de manger, pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinait au quinze.

Le repas fini, le sergent La Place posta son embuscade ; et le chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avait encore sur le cœur la perfidie du Suisse, Cerise, et du chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de faibles remords et quelques scrupules qui s'élevaient dans son âme. Matta ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperait la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavaient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste, et il devint orageux; les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avait la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontais; et au lieu de le consoler : Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il; si j'étais à votre place je ne jouerais plus. Eh pourquoi, dit l'autre? Je ne sais, dit-il, mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit Caméran, en demandant des cartes. Voyez donc, dit Matta, et se rendormit; mais ce ne fut pas pour long-temps. Toutes les cartes étaient également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontrait que des lardons; et en dernier, il avait beau montrer quinze, cela ne servait de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avais-je pas dit, s'écria Matta qui s'était réveillé en sursaut? Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au diable, s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient? dit Caméran, qui commençait à s'impatienter. Voulez-vous le savoir? dit Matta. Ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avait quelque air de vérité : monsieur Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que

M. le comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterais dans le moment, s'il ne perdait pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace ; et le seigneur Caméran, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avait qu'à laisser parler M. Matta, si cela ne l'offensait pas; que pour lui, cela ne lui faisait aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le Suisse de Lyon n'avait fait à son égard; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandait, fut qu'il y avait de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard sans l'en avertir; outre, disait-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne, et le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'était saisi des effets du comte que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avait faite à Lyon, commença dès ce temps-là à faire l'usage de son argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterrait les malheureux pour les secourir; les officiers qui perdaient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats estropiés dans la tranchée; enfin tout

éprouvait sa libéralité : mais sa manière d'obliger surpassait encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par-tout. Connu des soldats, il en était adoré. Les généraux le trouvaient dans toutes les occasions où il y avait quelque chose à faire, et le cherchaient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissait toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. de Turenne commanda sur la fin du siège un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. M. de Turenne aimait naturellement la joie. La seule présence du chevalier l'inspirait. Il fut charmé de sa visite; et, par reconnaissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avait appris de son précepteur, que quand on allait chez ses amis il n'était pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. de Turenne, il ne trouverait ni gros jeu ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne soit pas dit que l'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y consentit. La fortune qui l'avait suivi dans un lieu où il n'avait pas compté qu'il en aurait besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et voyant qu'il y avait quelques visages consternés de la

perte : Messieurs, leur dit-il, je serais fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général ; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le valet-de-chambre crut qu'il se moquait. Je vous parle sérieusement, dit le chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes ; et, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Trin se rendit enfin. Le baron de Batteville, qui l'avait vaillamment défendue, et long-temps, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place ; mais je sais bien que, sous un règne plus glorieux et des armes par-tout victorieuses, sa hardiesse et son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de son maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

La gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros. Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non-seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fa-

meux guerriers, et des plus célèbres conquérants.

Le chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeaient guères à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il était bon de s'aller délasser des fatigues du siège de Trin, en formant quelque siège aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la campagne avait fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auraient le temps d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'Amadis ou don Galaor, après avoir reçu l'accolade et l'ordre de chevalerie, cherchant les aventures, et courant après l'amour, la guerre et les enchantements. Ils valaient bien ces deux frères; car s'ils ne savaient pas autrement *pourfendre géants, dérompre harnois et porter en croupe belles damoiselles sans leur parler de rien*, ils savaient jouer, et les autres n'y connaissaient rien.

Ils arrivèrent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la cour. Cela pouvait-il manquer? Ils étaient jeunes, bien faits; ils avaient de l'esprit, et faisaient de la dépense. Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin était alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimaient pas à s'ennuyer, n'avaient garde d'ennuyer les dames de la cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avaient pas trop le don de plaire. Ils avaient du respect pour leurs femmes, et de la considération pour les étrangers; et leurs femmes, encore mieux faites, avaient pour le moins au-

tant de considération pour les étrangers, et n'en avaient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henri IV, rendait sa petite cour la plus agréable du monde. Elle avait hérité des vertus de son père, à l'égard des sentiments qui conviennent au sexe; et à l'égard de ce qu'on appelle la faiblesse des grands cœurs, son altesse n'avait pas dégénéré.

Le comte de Tanes était son premier ministre. Les affaires d'état n'étaient pas difficiles à manier durant son ministère. Personne ne s'en plaignait; et cette princesse paraissait contente de sa capacité sur les autres; et voulant que tout ce qui composait sa cour le fût aussi, l'on y vivait assez selon l'usage et les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avaient chacune un amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'était point limité. Les chevaliers déclarés portaient les livrées de leurs maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction était de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en particulier; de leur servir par-tout d'écuyer, et dans les carrousels de chamarrer leurs lances, leurs housses et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'était point ennemi de la galanterie : mais il l'aurait souhaitée plus simple que celle qu'on pratiquait à Turin. Les formes ordinaires ne l'auraient pas choqué : mais il trouvait de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour semblait exiger mal-à-propos; cependant comme il avait soumis sa conduite aux lumières du chevalier de Grammont sur cet arti-

cle, il fallut suivre son exemple, et se conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlèrent en même temps au service de deux beautés, que les premiers chevaliers-d'honneur cédèrent aussitôt par politesse. Le chevalier de Grammont choisit mademoiselle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que madame de Sénantes lui convenait mieux. Comme il s'était bien trouvé de la capacité du chevalier dans les premiers projets qu'ils avaient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour, comme il avait fait de ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de Saint-Germain, dans le premier printemps de son âge, avait les yeux petits, mais fort brillants et fort éveillés. Ils étaient noirs comme ses cheveux. Elle avait le teint vif et frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avait la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du monde. Elle avait les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servait pas de grand' chose; ses mains étaient passablement grandes; et la belle se consolait de ce que le temps de les avoir blanches n'était pas encore venu. Ses pieds n'étaient pas des plus petits, mais ils étaient bien tournés. Elle laissait aller cela tout comme il plaisait au seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenait de la nature; mais malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avait quelque chose de si pi-

quant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étaient faits pour assortir le reste. Tout y était naturel, et tout en était agréable. C'était de l'enjoûment, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse. Tout cela coulait de source; point d'inégalité.

Madame la marquise de Sénantes passait pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse; mais elle aimait mieux se conformer au goût du siècle, que de respecter celui des anciens. Elle avait tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de trop à ces agréments. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avait beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avait un mari, que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquait d'être stoïcien, et faisait gloire d'être salope et dégoûtant, en honneur de sa profession. Il y réussissait parfaitement, car il était fort gros, et suait en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité semblaient être ses talents favoris. L'une et l'autre brillaient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour-à-tour, mais toujours mal-à-propos. Il n'était point jaloux; cependant, il ne laissait pas d'être incommode. Il voulait bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le verd, et farcit Matta de bleu. C'étaient les couleurs que donnaient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonctions. Le chevalier de Grammont apprit, et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oubliait une moitié, et ne s'acquittait pas trop bien de l'autre. Il ne pouvait se souvenir que sa charge était de servir à la gloire, et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une fête à la Vénerie. Toutes les dames en étaient. Le chevalier de Grammont disait tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en riait à gorge déployée. Matta menant la sienne à son carrosse, lui serra la main; et au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'était aller un peu vite; et quoique madame de Sénantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; et retirant sa main, qu'on lui serrait de plus belle à cette déclaration, elle monta chez madame Royale, sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville qui voulût souper avec lui. Rien n'était plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait, fut long-temps à table pour se remettre des fatigues de l'amour, et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le chevalier de Grammont faisait parfaitement son devoir auprès de mademoiselle de Saint-Germain ; et sans préjudice à ses assiduités, il trouvait le moyen de briller en chemin faisant par mille petits récits, qu'il mêlait à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutait avec plaisir ; et la solitaire Sénantes y donnait son attention. Il s'en aperçut, et quitta sa maîtresse, pour lui demander ce qu'elle avait fait de Matta. *Moi !* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais je ne sais ce qu'il n'aurait point fait de moi si j'avais eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions :* et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son ami l'avait traitée, dès le second jour de leur connaissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il était un peu naïf, mais qu'elle en serait contente dans la suite : et pour la consoler, il l'assura qu'il n'aurait pas autrement parlé, quand son altesse Royale eût été dans sa place ; mais qu'il ne laisserait pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela : mais il était parti dès le matin pour une partie de chasse où ses connaissances de table l'avaient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda si c'était Monsieur qu'il venait voir : il dit que non ; et le Suisse lui dit que Madame n'y était pas. Matta lui laissa ses deux perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Sénantes était à sa toilette, qui se coiffait

de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusait la porte. Elle n'en savait rien : mais monsieur son mari le savait à merveille. Il avait trouvé fort mauvais que la première visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne serait pas pour sa femme, le Suisse en avait reçu ses ordres, et pensa être bien battu pour le présent qu'on avait laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure; et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour sans changer d'habit. Il n'avait garde de songer qu'il n'y fallait pas paraître sans les couleurs de sa dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillants et sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avait l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignorait toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savait ce qu'il voulait dire; et, choquée de ce qu'il ne s'humiliait pas après la réprimande qu'elle comptait qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il fallait qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenait des manières auxquelles on n'était pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ses manières étaient donc si nouvelles. *Comme quoi!* dit-elle. *Le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étais à votre service depuis mille ans. La première fois que je*

vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début je monte en carrosse, et vous à cheval; mais loin de vous tenir à la portière comme les autres, il ne part pas un lièvre que vous ne poussiez après ! et vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac, sans songer à moi, vous ne vous en souvenez au retour que pour me prier de mon déshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.

Le chevalier de Grammont arriva comme ils en étaient là. Matta fut grondé de ses empressements. Son ami se tuait de lui dire qu'ils étaient insolents plutôt que familiers. Matta s'excusait du mieux qu'il pouvait, mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la manière, plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avait que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnait ce que les mouvements de tendresse faisaient hasarder, mais qu'on ne pardonnait point les témérités qui n'étaient fondées que sur la facilité qu'on se promettait de trouver. Matta jura qu'il ne lui avait serré la main que par un excès d'amour, et qu'il ne lui avait demandé du secours que par nécessité; qu'il ne savait pas la manière de demander des grâces; qu'il ne la trouverait pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paraissait dans ce moment, et qu'il la priait de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenterait. La Sénantes ne s'en offensa pas. Elle

vit bien qu'il ne fallait pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance, en écoutant un homme de son caractère, et le chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de mademoiselle de Saint-Germain.

Ce n'était pas tout-à-fait son bon naturel qui le portait à se mêler de celles de Matta. Bien au contraire, dès qu'il s'aperçut que les penchants de madame de Sénantes devenaient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il fallait s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, et pour ne pas perdre tout son temps en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avait usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la cour en habit de campagne, et sans les couleurs de sa maîtresse ; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la première visite à monsieur de Sénantes, au lieu de s'amuser à demander Madame, et, pour toute conclusion, lui demanda, de quoi diable il s'avisait de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges. Et pourquoi non? lui dit Matta. Ne faudrait-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde et du nœud d'épée bleus que tu m'avais l'autre jour mis? Et va te promener mon pauvre chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benêts de Tu-

rin. Mais pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de madame de Sénantes, parce que je n'ai que faire à lui ; que c'est un animal qui me déplaît, et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd, d'écrire des billets à ta maîtresse, d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches, et d'autres rogatons dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid ; qu'en lui chantant quelque chanson faite du temps de Corisande et d'Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure, chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour ; et, pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai pas qu'elles s'offensent qu'on quitte quelque fois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si madame de Sénantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs ; car je lui réponds bien que je ne ferai pas long-temps le personnage d'estaffier auprès de sa personne.

Cette menace était des plus inutiles. Madame de Sénantes le trouvait à son gré, pensait à-peu-près de même, et ne demandait pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais Matta s'y prit tout de travers. Il était prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvait se vaincre

sur la moindre avance pour l'appaiser. On lui faisait entendre qu'il fallait commencer par endormir le dragon, avant de posséder le trésor : cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir madame de Sénantes que dans les assemblées publiques. Il en était impatient, et, lui faisant un jour ses plaintes : Ayez la bonté, madame, lui dit-il, « de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point « de jour que je n'aille trois fois chez vous, pour « le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. « J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en « riant ; mais je vous avertis que vous ne m'y « trouverez jamais que vous n'y ayez trouvé « M. de Sénantes : je n'en suis pas la maîtresse. « Je ne vous le donne pas, poursuivit-elle, « pour un homme dont on voulût rechercher le « commerce pour son agrément. Au contraire, « je conviens que son humeur est assez bizarre, « et ses manières peu gracieuses ; mais il n'y a « rien de si farouche qu'on ne puisse familiari- « ser avec un peu de soin et de complaisance. Il « faut que je vous répète des vers à ce sujet. Je « les ai retenus, parce qu'ils donnent un petit con- « seil, dont vous userez comme il vous plaira. »

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documents,
Vous qui vous piquez de la gloire
De réussir en faits galants,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyants,

En lieux communs, en faux serments,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux parents,
Toujours en mains nouvelle histoire;
Pour les valets force présents;
Mais, eût-il l'humeur sombre et noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, madame, dit Matta, le rondeau dira ce qu'il lui plaira, mais il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie! poursuivit-il. Quoi! dans ce pays-ci l'on ne saurait voir la femme sans être amoureux du mari?

Madame de Sénantes trouva cette manière de répondre très-offensante; et comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valait pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvait se contraindre sur si peu de chose; et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avait donné congé à sa maîtresse à-peu-près dans le même temps; il était tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance. Au contraire, ses agréments se multipliaient à vue d'œil. Elle se couchait avec mille charmes, et le lendemain paraissait avec quelque chose de nouveau. La phrase de croître, d'embellir, semblait n'avoir été faite que pour elle. Le chevalier de Grammont ne pouvait dis-

convenir de ces vérités; mais il n'y trouvait pas son compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle l'écoutait avec plaisir, qu'elle riait tant qu'il voulait de ses contes, et qu'elle recevait ses billets et ses présents sans scrupule; mais qu'elle en voulait demeurer là. Son adresse l'avait tournée de toutes les manières, sans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme-de-chambre était gagnée; ses parents, charmés de ses bons mots et de son assiduité, n'étaient jamais plus aises que quand ils le voyaient chez eux; bref, il avait mis les préceptes du rondeau de la Sénantes en usage, et tout livrait la petite Saint-Germain à ses embuches, si la petite Saint-Germain eût été d'humeur à se livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avait beau lui dire que la grâce qu'il lui demandait ne lui coûterait rien; que puisque ses trésors se trouvaient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouverait personne qui, par une tendresse éternelle et par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contait ensuite, que, jamais mari n'avait su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avait rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'était assez la coutume dans son pays de

se marier, elle serait bien aise d'en passer par-là, devant que de prendre connaissance de ces distinctions et de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenait pas extrêmement, et dont elle ne voulait pas de plus grandes explications : qu'elle l'avait bien voulu écouter pour cette fois; mais qu'elle le suppliait de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étaient point divertissantes pour elle, et qu'elles seraient très-inutiles pour lui. La belle, qui riait plus volontiers qu'une autre, savait prendre un air fort sérieux dès qu'il en était question. Le chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parlait tout de bon; et voyant qu'il lui faudrait un temps infini pour lui faire changer de sentiment, il s'était tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servait plus que pour cacher les desseins qu'il avait sur madame de Sénantes.

Il voyait cette princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avait eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avait raison, exagéra la perte que son ami faisait, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritait pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette propositiou ; et, dès qu'ils furent d'accord, ils songèrent aux mesures qu'il fallait prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'était pas fort difficile : Matta n'était point défiant, et le gros Sénantes, auprès de

qui le chevalier de Grammont avait déja fait tout ce que l'autre n'avait pas voulu faire, ne pouvait se passer de lui. C'était beaucoup plus qu'il ne lui demandait; car dès que le chevalier de Grammont était chez madame, son mari s'y trouvait par politesse; et pour chose au monde, il ne les aurait laissés ensemble de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savait cependant pas qu'il fût disgracié, continuait à servir sa maîtresse à sa manière. Elle était convenue avec le chevalier de Grammont que les choses iraient en apparence selon le premier établissement; et de cette manière la cour croyait toujours que madame de Sénantes ne songeait qu'à Matta, tandis que son ami ne songeait qu'à mademoiselle de Saint-Germain.

On faisait de temps en temps de petites loteries de bijoux. Le chevalier de Grammont y mettait toujours, en retirait par hasard quelque chose; et, sous prétexte des lots qu'il gagnait, il achetait mille choses qu'il donnait imprudemment à la Sénantes, et la Sénantes les recevait encore plus imprudemment. La petite Saint-Germain n'en tâtait plus que bien rarement. Il y a des tracassiers par-tout. On fit des remarques sur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquèrent à mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire, mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à madame de Sénantes; d'un autre côté, on fut demander à Matta s'il n'était pas assez grand

pour faire lui-même ses présents à madame de Sénantes, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla; car il ne s'en serait jamais aperçu. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers : et voulant s'en éclaircir; Il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari, quand on est amoureux de la femme; et l'on fait des présents à la maîtresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Sénantes t'est fort obligée de.... C'est toi-même, répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étais honteux de voir que tu ne t'étais jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse? Fi! que cela est ridicule qu'il faille qu'on songe toujours pour toi !

Matta se laissa gronder, sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avait un peu mérité, outre qu'il n'était, ni assez défiant, ni assez épris, pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenait aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fit connaissance avec monsieur de Sénantes, il en fut tellement persécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite. Sa maîtresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiterait pas ; et l'époux ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il at-

tendait depuis long-temps, voulut, dès le même soir, leur donner à souper dans une petite maison qu'il avait à la campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; et comme c'était la seule que Matta n'eût pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée, mais il n'y trouva que Matta. Le chevalier de Grammont s'était mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. Matta voulait l'attendre, tant il avait peur de se trouver seul avec monsieur de Sénantes, mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il serait à eux dès que son jeu serait fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenait le moins. Ce n'était pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer sitôt de cet embarras, et le perfide ne le sut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez madame de Sénantes, sous prétexte d'y trouver son mari, pour aller ensemble où ils devaient souper.

La trahison était en beau train; et comme il paraissait à madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritait pas autre chose de sa part, elle n'avait pas de scrupule d'en être. Elle attendait donc le chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avait long-temps qu'elle l'attendait, et qu'elle avait quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si mademoiselle de Saint-Germain,

qu'elle n'attendait pas, ne fût arrivée presque en même temps que celui qu'elle attendait.

Elle était plus jolie et plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avait été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyante. Elle s'aperçut bientôt qu'elle importunait; et ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, et à faire mille petites singeries, qu'elle voyait ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coiffes, son écharpe, et tout l'attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familièrement quelque part, pour le reste du jour. Le chevalier de Grammont la maudissait intérieurement, tandis qu'elle ne cessait de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il était en si bonne compagnie : madame de Sénantes, qui ne se possédait pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle était obligée d'aller chez madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle aurait l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisait point de peine. On ne lui répondit pas grand'chose, et le chevalier de Grammont voyant qu'il était inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses grisons, pour prier monsieur de Sénantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre, parce que le jeu ne finirait peut-être pas sitôt, mais qu'il serait à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une sentinelle à la porte de madame de Sénantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-

Germain en sortirait avant elle : mais ce fut inutilement, et son espion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience et d'agitation, qu'elles étaient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de madame, pour aller trouver monsieur.

Pendant que ces choses se passaient à la ville, Matta ne se divertissait pas beaucoup à la campagne. Comme il était prévenu contre le seigneur de Sénantes, tout ce que le seigneur de Sénantes lui disait ne faisait que lui déplaire. Il maudissait de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procurait. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il fallait se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte était assez délicat sur la bonne chère, qu'il avait le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vue du premier service le radoucit; et mangeant fort et ferme, sans faire attention à Sénantes, il se flatta que le souper finirait sans avoir rien à démêler avec lui : mais il se trompa.

Dans le temps que le chevalier de Grammont voulait le mettre bien avec monsieur de Sénantes, il en avait fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connaître : dans l'étalage de mille autres qualités, connaissant l'entêtement qu'il avait pour le nom d'érudition, il l'avait assuré que c'était un des savants hommes de l'Europe.

Sénantes avait donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du souper, de la part de Matta, pour mettre la sienne en jeu:

mais il était bien loin de compte. Personne n'avait moins lu, personne aussi ne s'en souciait moins, et personne n'avait si peu parlé, pendant un repas, que lui. Comme il ne voulait point entrer en conversation, sa bouche ne s'était ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offensant d'un silence qui lui paraissait affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en aurait quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette manière, pour entamer le sujet.

« Comme vous êtes le galant de ma femme..... « Moi! lui dit Matta, qui voulait faire le dis- « cret, ceux qui vous l'ont dit, en ont menti : « Morbleu.... monsieur, dit Sénantes, vous le « prenez-là d'un ton qui ne vous convient guères : « car je veux bien vous apprendre, malgré vos « airs de mépris, que madame de Sénantes en « est peut-être aussi digne qu'aucune de vos da- « mes de France, et que nous en avons vu qui « vous valaient bien, qui se sont fait un honneur « de la servir. A la bonne heure, dit Matta. Je « l'en crois très-digne, et puisque vous le voulez « ainsi, je suis son serviteur et son galant, pour « vous obliger. »

Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les belles n'ont des amants que pour accorder des faveurs : désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, et sachez que quand même il en serait quelque chose dans cette cour, je n'en aurais aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête, disait Matta : mais pourquoi n'en avoir aucune

inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il. Je connais la tendresse de madame de Sénantes pour moi; je connais sa sagesse envers tout le monde; et plus que tout cela, je connais mon propre mérite.

Vous avez là de belles connaissances, monsieur le marquis, dit Matta : je les salue toutes trois. A votre santé. Sénantes en fit raison : mais voyant que la conversation tombait d'abord qu'on ne buvait plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort, c'est-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel temps il croyait que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont. Matta, qui le donnait au diable avec ses Allobroges, lui dit, qu'il fallait que ce fût du temps des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit Matta. Sous quel consulat? poursuivit Sénantes... Sous celui de la ligue, quand les Guise firent venir les Lansquenets en France, dit Matta. Mais, que diable cela fait-il?

Monsieur de Sénantes était passablement prompt, et volontiers brutal; aussi dieu sait de quelle manière la conversation se serait tournée, si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'était que leur débat : mais l'un oublia les questions qui l'avaient choqué; l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisait qu'on ne pouvait jamais compter sur lui. Le chevalier de Grammont, qui se sentait encore plus coupable qu'ils ne disaient, prit le tout en

patience, et se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avait commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation ; mais il n'y put mettre la joie, comme il avait coutume. Il était de très-mauvaise humeur ; et comme il les pressait à tout moment de sortir de table, monsieur de Sénantes jugea qu'il avait beaucoup perdu. Matta dit, au contraire, qu'il avait beaucoup gagné ; mais que la retraite avait peut-être été malheureuse, faute de précautions, et demanda s'il n'avait pas eu besoin du sergent La Place avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passait l'érudition de Sénantes ; et de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table ; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit de Sénantes. Il prit cette complaisance pour son compte ; cependant, ce n'était pas lui, mais son vin, que Matta trouvait à son gré.

Madame Royale qui connaissait le caractère de Sénantes, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation. Elle appela Matta pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût question des Allobroges, monsieur de Sénantes l'avait voulu quereller parce qu'il n'était pas amoureux de sa femme.

Cette première connaissance faite de cette manière, il semblait que toute la bonne volonté que Sénantes avait d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers Matta. Il était tous les jours à sa porte, et Matta tous les jours chez

sa femme. Cela ne convenait point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'était avisé de faire à Matta, le voyant d'une assiduité qui rompait toutes ses mesures. Madame de Sénantes en était encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençait à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avait voulu; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentait pour elle, le chevalier de Grammont n'était occupé que des moyens qui pouvaient mettre son aventure à fin. Voici le stratagême dont il se servit enfin pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant et le mari tout-à-la-fois.

Il fit entendre à Matta qu'il fallait donner à souper chez eux à monsieur de Sénantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'était pour jouer au quinze, et l'assura qu'il aurait beau faire, qu'il mettait ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot gentilhomme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avait garde d'y songer, persuadé qu'il serait impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prît, et qu'on les relâcherait dans tous les coins de la ville plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, et d'y faire survenir quelques contestations entre Sénantes

et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde ; les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il était bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à monsieur de Sénantes comme il l'avait résolu le matin ; mais que les musiciens s'étaient engagés. Le marquis de Sénantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda, que diable ils voulaient faire de musique ; et soutint que cela n'était bon dans ces occasions que pour des femmes qui avaient quelque chose à dire à leurs amants, pendant que les violons étourdissaient les autres, ou pour des sots qui ne savaient que dire, quand ces violons ne jouaient pas. On se moqua de ses raisonnements : la partie fut liée pour le lendemain, et les violons passèrent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière que sur la dispute : le chevalier de Grammont voyant qu'il ne fallait pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandait pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avait inutilement jeté de temps en temps quelques propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de madame son épouse, Sénantes, fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de madame de Sénantes, par un embrouillement de filiations qui

ne finissait point. Le chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention, et voyant que Matta commençait à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que monsieur disait, et qu'il n'y avait rien de plus beau. Cela est bien galant, dit Matta : mais pour moi j'avoue que si j'étais marié, j'aimerais mieux m'informer du véritable père de mes enfants, que de savoir quels sont les grands-pères de ma femme. Sénantes, se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusqu'à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demi-heure, que les Grammont venaient d'Espagne. Eh ! que nous importe d'où les Grammont viennent, lui dit Matta? Savez-vous bien, monseigneur le marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir, que de savoir trop de choses?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, et préparait un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le chevalier de Grammont, qui connaissait Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien, s'il en venait à la conclusion du syllogisme. C'est pourquoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençaient à s'élever, il leur dit, que c'était se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chasse, le chevalier de Grammont chez le baigneur, et Sé-

nantes à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparait toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassait dans la plaine pour gagner de l'appétit, le chevalier de Grammont pensait à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes qui servait auprès de son altesse, que monsieur de Sénantes avait eu quelques paroles avec monsieur de Matta la nuit précédente en soupant; que l'un était sorti dès le matin, et qu'on ne trouvait point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya promptement chercher le chevalier de Grammont. Il parut surpris, quand son altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avaient eu quelques paroles, mais qu'il n'avait pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit que si le mal n'était déja fait, le plus court serait de s'en assurer jusqu'au lendemain; et que si l'on pouvait les trouver, il se faisait fort de les raccommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'était pas difficile; on apprit chez monsieur de Sénantes qu'il était à sa maison de campagne. On y fut; on le trouva; l'officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortirait pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendait; il mourait de faim, et rien ne lui paraissait si déraisonnable, que de l'obliger à

la résidence dans cette conjoncture : mais il avait donné sa parole ; et ne sachant ce que tout cela voulait dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami ; mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avait trouvé Sénantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison, sur le compte de Matta qu'il attendait pour faire bonne chère. Il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, et lui dit qu'il ne croyait pas l'avoir offensé : mais que s'il aimait tant le bruit, il le priait de l'assurer, que, pour peu que le cœur lui en dît, il aurait contentement à la première occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avait jamais songé ; qu'il savait au contraire qu'il l'estimait infiniment ; qu'il fallait que ce fût la tendresse extrême de madame sa femme, qui s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avaient servis à table, serait allée chez madame Royale, pour prévenir quelque accident funeste ; qu'il le croyait d'autant plus, qu'il avait souvent dit à madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'était la plus rude épée de France ; comme en effet, ce pauvre garçon ne se battait jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il était fort son serviteur, qu'il gronderait bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mourait d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le chevalier de Grammont l'assura qu'il y allait travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper qu'ils n'eussent des ordres de la cour, parce qu'il paraissait qu'il

mourait d'envie de se battre, et qu'ils en répondraient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville ; et dès que Matta le vit : « Que diable est-ce, lui dit-il, que cette « belle farce qu'on me fait jouer ? Pour moi je ne « connais plus rien aux sottes manières de ce « pays-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur « ma parole ? D'où vient ? dit le chevalier de « Grammont ; c'est que tu es encore plus extra- « ordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurais « t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru, « dont tu ne devrais faire que rire. Quelque valet « officieux aura sans doute été redire le beau dé- « mêlé d'hier au soir. On t'a vu sortir de la ville « dès le matin, Sénantes quelque temps après : « en faut-il davantage pour que son altesse « royale se soit crue obligée de prendre ces pré- « cautions ? Sénantes est aux arrêts ; on ne te « demande que ta parole : ainsi, bien loin de « prendre la chose comme tu fais, j'ouverrais « très-humblement remercier son altesse de la « bonté qu'elle a de te faire arrêter, puisque ce « n'est qu'à ta considération qu'elle s'intéresse « dans la chose ; je m'en vais faire un tour au « palais, où je tâcherai d'éclaircir ce mystère. « Cependant comme il n'y a guères d'apparence « que cela se puisse raccommoder de cette nuit, « tu feras bien de commander a souper ; car je « suis à toi dans un moment ».

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnaissance à madame

Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus Sénantes qu'il ne l'aimait; c'est tout dire.

Le chevalier de Grammont revint au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connaissances que Matta s'était faites à la chasse. Ces messieurs avaient voulu venir sur le bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à Matta contre l'unique et paisible Sénantes. Matta les ayant remerciés, les retint à souper, et se mit en robe-de-chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitait le chevalier de Grammont, et que vers la fin du repas il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable; et lui dit, après avoir exigé plusieurs serments, de n'en jamais parler, qu'il avait enfin obtenu de la petite Saint-Germain, qu'elle le verrait cette nuit. C'est pourquoi qu'il allait quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour; qu'il le priait de leur bien faire entendre qu'il ne les quittait que pour cela, parce que les Piémontais étaient volontiers soupçonneux. Matta lui promit de s'en acquitter discrètement, lui dit qu'il ferait ses excuses, sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie; et l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plus tôt, et le plus secrètement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venait de lui faire, et de la part qu'il avait

au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes ; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui possédait tellement ceux qui s'y livraient, qu'ils quittaient tout pour y passer les nuits. Il se moquait tout haut de la folie du chevalier de Grammont sur cet article; et tout bas, de la crédulité des Piémontais, qu'il trompait si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; et Matta se coucha très-content de ce qu'il avait fait pour son ami. Cet ami cependant jouissait du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avait reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnaissance. Ses charmes n'étaient point négligés; et s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en était pas : et quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est temps que nous le tirions de la cour de Savoie, pour le faire briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

Le chevalier de Grammont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avait acquise ailleurs : alerte au jeu, actif et vigilant en amour ; quelquefois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces ; à la guerre, égal dans les évènements de l'une et de l'autre fortune ; d'un agrément inépuisable dans la bonne ; plein d'expédients et de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à monsieur le prince : témoin, et si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avait acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingue et de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, que de pressants motifs et des ressentiments, qui semblaient en quelque sorte excusables, ne laissaient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi, dans la première disgrace de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritait pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifiait assez d'elle-même, comme il était un peu sorti de son devoir, pour entrer dans

les intérêts de monsieur le prince, il crut pouvoir en sortir, pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentraient en grâce, dès qu'ils le voulaient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avaient mis l'état au commencement de sa régence, ne cherchait qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre n'était, ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étaient d'assoupir, plutôt que d'employer les derniers remèdes; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien, et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui serait possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornait pas à mille moyens que lui en fournissait l'autorité dont il était revêtu : son industrie n'avait pour objet que le gain. Il aimait naturellement le jeu : mais il ne jouait que pour s'enrichir, et trompait tant qu'il pouvait pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvait beaucoup d'esprit, et auquel il voyait beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal, et crut qu'il lui était permis de mettre en usage les talents que la nature lui avait donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce serait ici le lieu de parler de ces aventures : mais qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté, pour remplir l'attente de ceux qui en au-

raient déja entendu parler? C'est en vain qu'on écrirait mot pour mot ces narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier; et de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que, dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée, le chevalier emporta l'avantage; et que s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étaient laissé gagner, ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres, le chevalier de Grammont ne se contraignait guères sur son chapitre. En voici une :

L'armée d'Espagne commandée par monsieur le prince et par l'archiduc, assiégeait Arras. La cour s'était avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auraient donné, par la prise de cette place, de la réputation à leur armée. Elles en avaient besoin; car celles de France étaient depuis quelque temps en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

Monsieur le prince soutenait un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettaient : mais comme aux évènements de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur était souvent inutile. L'infanterie espagnole ne s'était jamais relevée, depuis la bataille de Rocroi; et celui qui l'avait ruinée par cette victoire, en combattant contre

eux, était le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avait fait. Mais la jalousie des chefs, et la méfiance du conseil lui liaient les mains.

Cependant Arras ne laissait pas d'être vivement attaqué. Le cardinal voyait assez la honte qu'il y avait à laisser prendre cette place à sa barbe, et presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'était beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. Monsieur le prince n'était pas homme à négliger la moindre précaution pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; et monsieur le prince était l'homme du monde qui savait le mieux profiter de ses avantages. L'armée, que commandait monsieur de Turenne, plus faible de beaucoup que celle des ennemis, était pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'était pas la seule disgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiraient d'un mauvais pas, s'effrayait à la vue d'un péril pressant, et d'un évènement décisif. Il crut, que faisant le siège de quelque autre place, sa prise dédommagerait de celle d'Arras : mais M. de Turenne, qui pensait tout autrement que le cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courrier arriva au fort de ses inquiétudes, et redoubla ses alarmes : mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Le maréchal, dont la haute réputation lui avait acquis la confiance des troupes, n'avait pas manqué de prendre son parti, devant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion était de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on était à la veille d'un évènement qui devait terminer, de manière ou d'autre, les alarmes et les espérances; et tandis que le reste des courtisans raisonnait diversement sur ce qui devait arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux qui avaient autant vu d'occasions que lui, semblaient dispensés de ces sortes d'empressements: mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le roi lui en sut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporterait de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenait parole. Le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse: mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devait rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit, avec Caseau, que monsieur de Turenne avait dépêché vers leurs majestés. Le duc d'Yorck et le marquis d'Humières commandaient sous ses ordres. Le dernier était de jour; et à peine paraissait-il, quand le chevalier arriva. Le duc d'Yorck ne le reconnut pas d'abord: mais le marquis d'Humières courant à lui les bras ouverts: « Je me « doutais bien, dit-il, que si quelqu'un nous « venait voir de la cour, dans une occasion « comme celle-ci, ce serait le chevalier de Gram-

« mont. Eh bien, poursuivit-il, que fait-on à Pé-
« ronne ? On y a grand peur, dit le chevalier. Et
« que croit-on de nous ? On croit, poursuivit-il,
« que si vous battez monsieur le prince, vous
« n'aurez fait que votre devoir : si vous êtes battus,
« on croira que vous êtes des fous et des ignorants
« d'avoir tout risqué, sans égard aux conséquen-
« ces. Voilà, dit le marquis d'Humières, une
« nouvelle bien consolante que tu nous apportes.
« Veux-tu que nous te menions au quartier de
« monsieur de Turenne, pour lui en faire part ;
« ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien,
« car tu as couru toute la nuit, et peut-être n'as-tu
« pas eu plus de repos la précédente. Où prends-tu
« que le chevalier de Grammont ait jamais eu
« besoin de dormir ? lui répondit-il. Fais-moi
« seulement donner un cheval, afin que j'aie
« l'honneur d'accompagner monsieur le duc
« d'Yorck ; car apparemment il n'est en cam-
« pagne de si bon matin, que pour visiter quel-
« ques postes. »

La garde avancée n'était qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent : « J'aurais envie, dit le chevalier de Grammont, « de pousser jusqu'à la vedette. » Lorsqu'ils ont avancé sur cette hauteur : « J'ai des amis et des « connaissances dans leur armée, dont je vou- « drais bien demander des nouvelles : monsieur « le duc d'Yorck voudra bien me le permettre. » A ces mots, il s'avança. La vedette le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui s'étant déja mis en

marche sur les premiers mouvements qu'il avait vu faire au chevalier, fut bientôt à lui. Voyant le chevalier de Grammont seul, il ne fit point difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parents qu'il avait dans leur armée, et en même temps lui demanda si le duc d'Arscot était au siège. « Monsieur, lui dit-il, « le voilà qui vient de mettre pied à terre « sous ces arbres que vous voyez sur la gauche « de notre grand'garde. Il n'y a qu'un moment « qu'il était ici avec le prince d'Aremberg son « frère, le baron de Limbec et Louvigny. Pour- « rais-je les voir sur ma parole? lui dit le « chevalier : Monsieur, dit-il, s'il m'était per- « mis de quitter mon poste, j'aurais l'honneur « de vous y accompagner; mais je vais leur en- « voyer dire que monsieur le chevalier de Gram- « mont, souhaite de leur parler; et après avoir » détaché un cavalier de sa garde vers eux, il re- « vint. Monsieur, lui dit le chevalier de Gram- « mont, puis-je vous demander comment je suis « connu de vous? » Est-il possible, lui dit l'autre, que monsieur le chevalier de Grammont ne reconnaisse pas la Motte, qui a eu l'honneur de servir si long-temps dans son régiment? » « Quoi! c'est toi, mon pauvre la Motte! Vrai- « ment, j'ai eu tort de ne te pas reconnaître, quoi- « que tu sois dans un équipage bien différent « de celui que je te vis la première fois à Bruxel- « les, lorsque tu montrais à danser les triolets « à madame la duchesse de Guise; et j'ai peur « que tes affaires ne soient pas en aussi bon « état qu'elles étaient la campagne d'après que

« je t'eus donnó cette compagnie dont tu par-
« les. » Ils en étaient là, quand le duc d'Arscot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivèrent une infinité d'autres connaissances, avec autant de curieux des deux partis, qui le voyant sur la hauteur, s'y assemblaient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trève, et sans supercherie, s'allaient mêler en conversation, si par hasard monsieur de Turenne ne s'en fût aperçu de loin. Ce spectacle le surprit. Il y accourut; et le marquis d'Humières lui conta l'arrivée du chevalier de Grammont, qui avait voulu parler à la vedette avant que d'aller au quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenait pas comment diable il avait fait pour rassembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avait quittés. « Effectivement, dit mon-
« sieur de Turenne, voilà un homme bien ex-
« traordinaire. Mais il est juste qu'il nous vienne
« un peu voir, après avoir rendu sa première
« visite aux ennemis: » et, à ces mots, il fit partir un aide-de-camp, pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avait de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. Monsieur le prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avait point été surpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'était le chevalier de Grammont. Il avait seulement ordonné à Lussan de

rappeler les officiers, et de prier le chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit en cas que monsieur de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutait point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi, qu'on avait fait dans celle des ennemis. Monsieur de Turenne estimait sa franchise, autant qu'il était charmé de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour, étaient moins pour en apprendre des nouvelles que pour se divertir de la manière dont il lui en conterait les inquiétudes et les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne voulait être chargé de l'évènement d'une entreprise qu'il voyait que le cardinal ne lui avait pas ordonnée. Monsieur de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis; et lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussît, il lui ferait tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'était pas fâché que monsieur le prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étaient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avait trop vu, pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avait pris, la chose ne pouvait plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette; et à l'endroit que monsieur de Lussan lui avait marqué la veille,

il trouva monsieur le prince. Dès qu'il eut mis pied à terre, « Est-il possible, lui dit-il en « l'embrassant, que ce soit le chevalier de Gram- « mont; et que je le voie dans le parti contraire? « C'est vous-même que j'y vois, répondit le che- « valier de Grammont, et je m'en rapporte à « vous, monseigneur, si c'est la faute du cheva- « lier de Grammont ou la vôtre, que nous ne « soyons plus dans le même parti. Il faut l'a- » vouer, dit monsieur le prince, s'il y en a qui « m'ont abandonné comme des ingrats et des mi- « sérables, tu m'as quitté comme j'ai quitté moi- « même, en honnête homme, qui croit avoir rai- « son. Mais oublions tout sujet de ressentiment, « et dis-moi ce que tu viens faire ici, toi, que « je croyais à Péronne avec la cour? Le voulez- « vous savoir, dit-il. Je viens, ma foi, vous « sauver la vie. Je vous connais, vous ne sauriez « vous empêcher d'être au milieu des ennemis « dans un jour d'occasion. Il ne vous faudrait « qu'avoir votre cheval tué sous vous, et être « pris les armes à la main, pour être traité par « ce cardinal-ci, comme votre oncle de Mont- « morenci le fut par l'autre. Je viens donc vous « tenir un cheval tout prêt, en cas de semblable « malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. « Ce ne serait pas la première fois, dit monsieur « le prince en riant, que tu m'aurais rendu de « ces services, quoique le danger alors fut moins « grand qu'il pourrait l'être à présent, si j'étais « pris. »

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. Monsieur le prince le questionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu,

sur l'amour ; et revenant insensiblement sur la conjoncture dont il était question, le chevalier de Grammont, ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connaissance qui étaient restés auprès de lui, monsieur le prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jusqu'aux lignes, où il pourrait voir non-seulement ceux dont il demandait des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchements. Le chevalier de Grammont y consentit, et monsieur le prince, après lui avoir tout montré, l'ayant remené jusqu'à leur rendez-vous : « Hé « bien ! chevalier, lui dit-il, quand crois-tu « que nous te revoyions? Ma foi, lui dit-il, vous « venez d'en user si galamment, que je ne veux « point vous le cacher. Tenez-vous prêt une « heure avant le jour ; car vous pouvez compter « que nous vous attaquerons demain au matin. « Je ne vous en avertirais peut-être pas, si on « m'en avait fait confidence ; mais, quoi qu'il en « soit, fiez-vous à ma parole. » Non, tu ne te démens point, dit monsieur le prince, en l'ayant encore embrassé. Le chevalier de Grammont regagna le camp de monsieur de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposait à l'attaque des lignes ; et ce n'était plus un secret parmi les troupes.

« Eh bien ! monsieur le chevalier, on a été bien « aise de vous voir, lui dit monsieur de Turenne : « et monsieur le prince vous aura bien fait des « questions et des amitiés ? Il en a usé le plus « civilement du monde, lui dit le chevalier de « Grammont : et pour me faire voir qu'il ne me « prenait pas pour un espion, il m'a mené jus-

« qu'aux retranchements, et aux lignes où il « m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et « qu'en croit-il? Il est persuadé que vous l'atta- « querez cette nuit, ou demain à la petite pointe « du jour; car, vous autres grands capitaines, « poursuivit le chevalier, vous connaissez la « manœuvre les uns des autres, que c'est une « merveille! »

Monsieur de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnait pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il était bien aise qu'un homme, qui avait vu tant d'occasions, fût témoin de celle-là, et qu'il comptait pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avait pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au marquis d'Humières, qui lui donnait à souper et qui le logeait.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où monsieur de Turenne victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire, et dans laquelle le prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avait acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il serait superflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il était permis de se trouver par-tout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Le chevalier de Grammont se trouva bien d'une activité qui ne l'abandonnait ni en paix ni en guerre, et d'une présence d'esprit qui lui fit porter des ordres comme venant du général, si à propos

que monsieur de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la cour.

Il ne faut, d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis répandus de tous côtés s'opposaient à son passage; ensuite des courtisans avides et officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant son adresse le sauva des uns, et trompa les autres.

Il avait pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix maîtres commandés par un officier de sa connaissance; persuadé que le plus grand danger serait entre le camp et la première poste. Il n'eut pas fait une lieue qu'il en fut convaincu. L'officier le suivait de près; et se retournant vers lui: « Si vous « n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous con- « seille de regagner le camp; car, moi, je vais « bientôt passer à toute bride. Monsieur, lui « dit l'officier, j'espère vous tenir compagnie, « quelque train que vous alliez, jusqu'à ce que « vous soyez en lieu de sûreté. J'en doute, lui « dit-il, car voilà des messieurs qui se dispo- « sent à vous venir voir. Eh! ne voyez-vous pas, « lui répondit cet officier, que ce sont de nos « gens qui font repaître leurs chevaux? Non; « mais je vois fort bien que ce sont des Cravates « de l'armée ennemie; » et là-dessus lui ayant

fait remarquer qu'ils montaient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortaient, de se disposer pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montait un anglais fort vite; mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le terrain était mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les Cravates qui, jugeant que c'était quelque officier de considération, n'avaient eu garde de prendre le change, et s'étaient attachés à le poursuivre sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençait à l'approcher, car les chevaux anglais, qui vont vite comme le vent en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le Cravate avait le mousqueton haut, et lui criait de loin bon quartier. Le chevalier de Grammont qui voyait qu'on gagnait sur lui, et que quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il serait joint à la fin, quitta tout-à-coup le chemin de Bapaume, pour se jeter dans une chaussée à droite qui s'en éloignait. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la proposition du Cravate, il laissa prendre un peu haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyait qu'il ne l'attendait que pour se rendre, faisait tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevait son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons qui suivaient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce serait, au sortir d'une victoire si glorieuse et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étaient point

trouvés ; et, au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il était chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravate éternel s'était approché jusqu'à la portée de sa carabine, qu'il présentait toujours en lui offrant bon quartier. Mais le chevalier de Gramuiont, à qui cette offre et la manière dont on la faisait déplaisaient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue ; et sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son Cravate si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandait dans la place avait toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avait encore passé; qu'il lui serait fidèle, et qu'il arrêterait tous ceux qui viendraient après lui, excepté les courriers de monsieur de Turenne.

Il ne lui restait plus qu'à se garantir de ceux qui devaient se mettre à l'affût aux environs de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verraient, et porter sa nouvelle à la cour, sans la savoir. Il savait que le maréchal Duplessis, celui de Villeroi et Gaboury s'en étaient vantés à monsieur le cardinal avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les de-

vants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneraient, « Que tout était perdu ; que le chevalier de Grammont était resté « à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une « mauvaise nouvelle ; et que, pour eux, ils « avaient été poursuivis par des Cravates ré- « pandus par-tout depuis la défaite. »

Tout réussit comme il l'avait projeté. Les cavaliers furent interceptés par Gaboury, dont l'empressement avait devancé les deux maréchaux ; mais quelques questions qu'on leur fit, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avait déja gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disaient à l'oreille parmi les courtisans, lorsque monsieur le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritait.

La reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde. Elle l'embrassa devant tous les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible : mais le cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandait une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnait la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord ; et ayant appris ensuite que les lignes avaient été forcées, que l'armée d'Espagne était battue, et qu'Arras était secouru : Et monsieur le prince, dit-il, est-il pris ? Non, dit le chevalier de Grammont.

Il est donc mort, ajouta le cardinal? Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. Belle nouvelle! dit le cardinal, d'un air de mépris; et, à ces mots, il passa dans le cabinet de la reine, avec leurs majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'aurait pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnaient ces deux belles questions, et la conclusion qu'il en avait tirée.

La cour était remplie des espions de son éminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du cardinal, une partie de ce qu'il avait sur le cœur, et qu'il lui aurait peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. « Ma « foi, messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'a- « voir du zèle et de l'empressement pour les « rois et les grands princes, dans les services « qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux « que sa majesté m'a fait; vous êtes témoins « comme la reine m'a tenu parole: mais, pour « monsieur le cardinal, il a reçu ma nouvelle, « comme s'il n'y gagnait pas plus qu'il n'a fait « à la mort de Pierre Mazarin. »

Il y avait là de quoi faire évanouir des gens qui se seraient intéressés sincèrement pour lui, et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres temps: car il la faisait en présence de témoins qui n'attendaient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un

ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en était trop persuadé; cependant quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avaient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont était au dîner de LL. MM., le cardinal y vint, et s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignait par respect : « Chevalier, lui dit-il, « la nouvelle que vous avez apportée est bonne. « Leurs majestés en sont contentes, et pour vous « montrer que je crois y gagner beaucoup plus « qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous vou- « lez venir dîner chez moi, nous jouerons; car « la reine nous veut donner de quoi : et cela « par- dessus le premier marché. »

Voilà de quelle manière le chevalier de Grammont avait osé choquer un si puissant ministre; et voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avait véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étaient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissait avec toute la cour, et se laissait agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal, qui lui attira depuis quelques inconvénients sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant, la cour revint. Le cardinal, qui

sentait bien qu'il n'y avait plus moyen de tenir son maître en tutelle ; accablé de soins et de maladies, comblé de trésors dont il ne savait que faire, et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourrait pour la France, un ministère qui l'avait si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettait sur pied les commencements sincères d'une paix ardemment desirée, les plaisirs et l'abondance commençaient à régner dans la cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent long-temps diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servait pas, redoutable à celles qu'il servait ; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'une par l'autre ; toujours gai, toujours vif, et dans les commerces essentiels toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déja fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres évènements, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragments plus éclaircis, pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrénées, le mariage du roi, le

retour de monsieur le prince, et la mort du cardinal, donnaient une autre face à l'Etat. Toute la France avait les yeux sur son roi : rien ne l'égalait ni pour les grâces de sa personne ni pour la grandeur de son air; mais on ne lui connaissait pas encore ce génie supérieur qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues et des mouvements de toutes les cours, étaient attentifs aux premières démarches qu'il ferait. Les plaisirs se promettaient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connaissances nécessaires pour gouverner, et l'ambition ne se flattait de régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvaient se disputer le ministère ; mais on fut surpris de voir tout-à-coup briller des lumières qu'une prudence, en quelque façon nécessaire, avait si long-temps dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu ; les courtisans n'approchaient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects et du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguères étaient de petits tyrans dans leurs provinces ou dans les places frontières, n'en étaient plus que les gouverneurs. Les grâces, selon le bon plaisir du maître, s'accordaient, tantôt au mérite, tantôt

aux services. Il n'était plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardait comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvait comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux règles qu'il s'était prescrites, qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux et aux fonctions fatigantes du gouvernement : mais il louait le seigneur de ce qu'on n'avait désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étaient légitimement dus. Impatient du culte servile qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avait pas fléchi devant l'autorité des cardinaux qui s'étaient succédés. Jamais il n'avait encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre; mais aussi jamais il n'avait tiré du cardinal de Richelieu qu'une abbaye, qu'on ne pouvait refuser à sa qualité : et jamais il n'avait eu de Mazarin que ce qu'il lui avait gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine lui avait donné de la capacité pour la guerre : mais dans une paix universelle, il n'en était plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devait s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avait donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers

de ces projets; et comme il s'était dès-lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de son établissement; de ne respecter la faveur que lorsqu'elle serait soutenue du mérite; de se faire aimer des courtisans et craindre des ministres; de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il se vit bientôt des plaisirs du roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable; mais l'amour ne le lui fut pas, ou, pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle, dans une conjoncture où il en avait le plus de besoin.

La Motte Houdancourt était une des filles de la reine mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avait ôté des amants à la célèbre Meneville. Il suffisait alors que le roi jetât les yeux sur une jeune personne de la cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse; mais s'il lui parlait plus d'une fois, les courtisans se le tenaient pour dit; et ceux qui avaient eu des prétentions ou de l'amour, retiraient très-humblement l'une et l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects: mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valait rien dans cette occasion.

Il n'avait jamais songé à elle; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritait la sienne: et s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amou-

reux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitements ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigerait; mais s'étant témérairement obstiné de ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la cour; et ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettait le plus, la présence et la vue de son maître, après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce, et quelques petites imprécations contre celle qui la causait, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation avait déja fait passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'État se donne de beaux privilèges. Ce qui lui paraît utile devient permis; et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchait la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres puissances envoyaient une célèbre ambassade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'était ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenait par des qualités dont

l'éclat semblait l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissait patiemment un joug qui ne lui laissait pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse; et Cromwell, maître de la république, sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au-dehors, était au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires; une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des cours étale: tout cela n'offrait que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde; et le chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration de quelques beautés cachées qu'il n'avait pas laissé de déterrer.

Ce fut tout autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paraissait encore par-tout: la nation, avide de changement et de nouveauté, goûtait le plaisir d'un gouvernement naturel, et semblait respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple qui, par une abjuration solennelle, avait exclus jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisait en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avait près de deux ans qu'il était rétabli, lorsque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre; et les engagements qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'était une belle retraite pour un exilé de son caractère : tout flattait son goût; et si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre, telle qu'elle était alors.

La nécessité des affaires avait exposé Charles II, dès sa première jeunesse, aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du roi son père ne lui avait laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgraces. Elles l'accueillirent par-tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'était soumis aux décrets de la providence.

Ce qu'il y avait de grand pour la noblesse ou pour la fidelité, l'avait suivi dans son exil; et ce qu'il y avait de plus distingué parmi la jeunesse s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composait une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les prospérités, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentiments, ne trouvèrent rien à gâter dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens malgré qu'on en ait, leur tenait lieu d'éducation; et l'on ne voyait que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politesse et sur la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le roi d'Angleterre était repassé, deux ans avant le temps dont on parle, pour monter

sur un trône qu'il devait, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étaléo dans cette occasion s'était renouvelée à son couronnement. La mort du duc de Glocester et celle de la princesse royale, qui la suivit de près, avaient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin pour se préparer à la réception de l'infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisait pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence et à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne le cédait à personne ni pour la taille ni pour la mine : il avait l'esprit agréable, l'humeur douce et familière. Son âme, susceptible d'impressions opposées, était compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, et tendre jusqu'à l'excès. Il était capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étaient pas. Son cœur était souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagements.

Le duc d'Yorck était d'un caractère bien différent : on lui attribuait un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour sa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir et des lois de la justice,

il passait pour ami fidèle et pour implacable ennemi.

Sa morale et sa justice, quelque temps combattues par la bienséance, en avaient enfin triomphé en reconnaissant mademoiselle Hyde, fille d'honneur de madame la princesse royale, qu'il avait secrètement épousée en Hollande. Son père, dès-lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bientôt à la tête des affaires, et pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité; mais il avait encore plus de présomption.

Le duc d'Ormont avait la confiance et l'estime de son maître : il en était digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et les biens qu'il avait abandonnés pour suivre la fortune de son maître. Les courtisans même n'osèrent murmurer de le voir grand-maître de la maison du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'était justement le maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit et la noblesse des manières; et comme le maréchal de Grammont, c'était l'honneur de la cour de son maître.

Le duc de Buckingham et le comte de Saint-Albans étaient en Angleterre ce que l'on a vu en France : l'un, plein d'esprit et de feu, dissipait sans éclat les biens immenses où il était rentré ; l'autre, d'un génie médiocre, s'était élevé de rien à une fortune considérable, et semblait l'augmenter en perdant au jeu, et en tenant une grosse table.

Le chevalier de Barklai, depuis comte de

Falmouth, était confident et favori du roi, commandait la compagnie des gardes du duc d'Yorck, et le gouvernait lui-même. Il n'avait rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit était à-peu-près de même; mais ses sentiments étaient dignes de la fortune qui l'attendait, lorsque, sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une âme. Il n'avait pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'était employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des grâces sur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paraissait humilié par la faveur, et si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Le fils du duc d'Ormont, et ses neveux, avaient été à la cour du roi dans son exil, et ne la déshonoraient pas depuis son retour. Le comte d'Aran avait une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices: grand joueur de paume et de guitare, et galant avec assez de succès. Le comte d'Ossery, son frère aîné, n'avait pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation et de probité.

L'aîné des Hamilton, leur cousin, était l'homme de la cour qui se mettait le mieux. Il était bien fait de sa personne, et possédait ces talents heureux qui mènent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'était le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, et l'attention la plus régulière pour son maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansait mieux, et personne n'était si

coquet : mérite qu'on comptait pour quelque chose dans une cour qui ne respirait que les fêtes et la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de mylord Falmouth : mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, et que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sidney, moins dangereux qu'il ne le paraissait, avait trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçait sa figure; mais c'était sur le petit Germain, qui pleuvaient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avait dès long-temps adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bon homme tenait à Paris, tandis que le roi son maître mourait de faim à Bruxelles, et que la reine mère, sa maîtresse, ne faisait pas grand'chère en France.

Germain, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avait pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la princesse d'Orange. Les pauvres courtisans du roi son frère n'avaient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence : et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple; car quoiqu'il fût brave et bien gentilhomme, il n'avait ni action d'éclat ni naissance distinguée pour lui donner du relief; et, pour sa figure, il n'y avait pas de quoi se récrier. Il était petit, il

avait la tête grosse et les jambes menues ; son visage n'était pas désagréable, mais il avait de l'affectation dans le port et dans les manières. Il n'avait pour tout esprit qu'une routine d'expression, qu'il employait tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentait. Voilà sur quoi se fondait un mérite si redoutable en amour.

La princesse royale y fut prise toute la première. Mademoiselle Hyde avait fait quelques pas sur ceux de sa maîtresse : ce fut ce qui le mit d'abord en crédit ; sa réputation s'était établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Germain les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie était encore plus faiblement soutenue. L'entêtement continua ; la comtesse de Castelmaine, vive et connaisseuse, suivit le faux brillant qui l'avait séduite ; et quoique détrompée sur une vogue qui promettait tant, et qui tenait si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le roi, tant elle avait bien placé la constance pour la première fois.

Tels étaient les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvait s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étaient cette même comtesse de Castelmaine, depuis duchesse de Cléveland, madame de Chesterfield, madame de Shrewsbury, mesdames Roberts, madame Mid-

leton, mesdemoiselles Brouk, et cent autres du même éclat qui brillaient à la cour ; mais c'étaient mademoiselle d'Hamilton et mademoiselle Stwart, qui en étaient le principal ornement.

La nouvelle reine n'y ajouta guères d'éclat ni par sa présence ni par sa suite. Cette suite etait alors composée de la comtesse de Panetra, passée avec elle en qualité de dame d'atour, de six monstres qui se disaient filles d'honneur, et d'une duegna, autre monstre qui se portait pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étaient Francisco de Melo, frère de la Panetra, un certain Tauravedez, qui se faisait appeler Don Pedro Francisco Correo de Silva, fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il était beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine ; mais le duc de Buckingham, plus fou que lui, et plus railleur, y ajouta celui de Pierre du Bois. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles et quelques menaces sans effet, le pauvre Correo de Silva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc de Buckingham héritait d'une nymphe portugaise qu'il lui avait enlevée, aussi-bien que deux de ses noms [1] et qui était plus affreuse encore que les filles de la reine. Il y avait, outre cela, six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur juif, et un certain officier, apparemment sans fonction, qui s'appelait le barbier de l'infante. Catherine de Bragance n'avait garde de briller dans une cour charmante où elle venait régner. Elle

ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès long-temps connu de la famille royale, et de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connaissance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela : elles parlaient toutes assez pour s'expliquer, et toutes entendaient le français assez bien pour ce qu'on avait à leur dire.

La cour était toujours grosse chez la reine : elle l'était moins chez la duchesse ; mais elle y était plus choisie. Cette princesse avait l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avait dans l'un ou l'autre sexe, était distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisait considérer comme née dans un rang qui la mettait si près du trône. La reine mère était de retour après le mariage de madame, et c'était dans sa cour que les deux autres se rassemblaient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avaient pas encore vu furent surpris qu'un Français pût être de son caractère. Le retour du roi, qui avait attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avait un peu décrié les Français ; car, loin que les personnes de distinction y eussent paru des premiers, on n'avait vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur ressemblait pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglais d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont, au contraire, fa-

milier avec tout le monde, s'accommodait à leurs coutumes, mangeait de tout, et s'accoutumait facilement à des manières qu'il ne trouvait ni grossières ni sauvages; et faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageait agréablement de ce qu'on avait souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi, et fut de ses plaisirs. Il jouait gros jeu, et ne perdait que rarement. Il trouvait si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyait le plus souvent, qu'il ne lui paraissait pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur s'offrait par-tout aux divers penchants qui l'entraînaient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quitté pour l'accompagner dans son exil.

Il était tous les jours retenu pour quelques repas; et ceux qui voulurent le régaler à leur tour, furent obligés enfin de prendre leurs mesures, et de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devaient lui donner à manger. Ces empressements deviennent fatigants à la longue; mais comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étaient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accablaient, il en subit la nécessité de bonne grâce : mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendait du jeu; c'est-à-dire qu'elle était fort incertaine;

mais on y mangeait délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendaient en bonne chère, qui ne servaient pas mal, et qui valaient encore mieux.

La compagnie n'était pas nombreuse à ces petits repas; mais elle était choisie. Ce qu'il y avait de meilleur à la cour en était d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenait le plus pour ces occasions, n'y manquait jamais. C'était le célèbre Saint-Évremont, historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrénées*, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre, l'avait conduit en Angleterre quelque temps avant le chevalier de Grammont, après avoir eu le temps de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satire.

Le chevalier de Grammont était dès ce temps-là son héros : ils avaient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde et le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Évremont, moins occupé des entêtements frivoles, faisait de temps en temps de petites leçons au chevalier de Grammont; et, par des réflexions sur le passé, tâchait de le redresser sur le présent, ou de l'instruire sur l'avenir. « Vous voilà, lui disait-il, dans le « plus agréable train de vie qu'un homme do « votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les « délices d'une cour toute jeune, toute vive et « toute galante : pas une partie de plaisir que « le roi ne vous y mette; vous jouez du matin « jusqu'au soir, ou, pour mieux dire, du soir

« au matin, sans savoir ce que c'est que de « perdre. Loin de laisser ici l'argent que vous y « avez apporté, comme vous faites ailleurs, « vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque « au-delà de vos souhaits, malgré cette dépense « exorbitante que vous faites imperceptible- « ment. Voilà, sans doute, la plus heureuse si- « tuation du monde : tenez-vous-y, chevalier, « et n'allez pas gâter vos affaires par le renou- « vellement de vos vieux péchés. Fuyez l'amour, « en cherchant les autres plaisirs ; il ne vous a « pas été favorable jusqu'à présent. Vous savez « ce que la galanterie vous coûte : tout le monde « ici n'en fait pas tant que vous. Jouez fort et « ferme ; réjouissez la cour par votre agrément, « divertissez le roi par votre esprit et vos ré- « cits singuliers ; mais fuyez des engagements « capables de vous ôter ce mérite, et de faire « oublier que vous êtes étranger, et banni dans « cet heureux séjour.

« La fortune peut se lasser de vous y favori- « ser. Que fussiez-vous devenu, si votre dernière « disgrâce vous eût accueilli dans ces épuise- « ments d'argent où nous vous avons vu ? Ména- « gez ce dieu nécessaire, en renonçant à l'au- « tre. On s'ennuiera plutôt de ne vous plus voir « à la cour de France, que vous ne vous lasse- « rez de celle-ci : mais, quoi qu'il en soit, fai- « tes provision d'argent. Quand on en a beau- « coup, on se console de son exil. Je vous con- « nais, mon cher chevalier : s'il vous vient en « tête de séduire une femme ou de supplanter « un homme, les gains du jeu ne suffiront pas « pour vos présents et pour vos corruptions. Non,

« le jeu, tout favorable qu'il vous puisse être, ne « vous saurait tant faire gagner, que l'amour « vous fera perdre, si vous y succombez.

« Vous êtes en possession de mille qualités « brillantes qui vous distinguent ici : libéral, « officieux, poli, délicat, et, pour l'agrément « de l'esprit, inimitable. Dans un examen ri- « goureux, peut-être tout cela ne se trouverait-il « pas au pied de la lettre. Mais ce sont de beaux « endroits; et puisque l'on vous les passe, ne « vous montrez point ici par d'autres. Car en « amour, vous n'êtes rien moins que ce que « je viens de dire, si tant est qu'on puisse don- « ner le nom d'amour à vos façons de faire.

« Mon petit faquin de philosophe, dit le che- « valier de Grammont, tu fais ici le Caton de « Normandie... Est-ce que je mens ? poursuivit « Saint-Evremont. N'est-il pas vrai, que dès « qu'une femme vous plaît, votre premier soin « est d'apprendre si elle est aimée d'un autre ; « et le second, de la faire enrager ? car de vous « en faire aimer est le dernier de vos soins. « Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs « que pour troubler le repos de quelque autre. « Une maîtresse qui n'aurait pas d'amant, se- « rait sans appas pour vous, et sans prix pour « elle, si elle en avait. Tous les lieux par où « vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille « exemples ? Parlerai-je de votre coup d'essai à « Turin; du tour que vous fîtes à Fontaine- « bleau au courrier de la Princesse palatine, que « vous volâtes sur le grand chemin ? Et ce bel « exploit n'était que pour vous mettre en pos- « session de quelques marques de sa tendresse

« pour un autre, et pouvoir lui donner de la « confusion et des inquiétudes, par des repro- « ches et par des menaces que vous n'étiez pas « en droit de lui faire.

« Qui jamais, avant vous, s'était avisé de se « mettre en embuscade sur un degré pour trou- « bler un homme en bonne fortune, pour le re- « tirer par le pied à moitié monté dans la cham- « bre de sa maîtresse? Cependant, voilà comme « il vous plut d'en user pour votre ami le duc de « Buckingham, comme il se glissait la nuit « chez... et cela, sans être seulement son rival. « Que de grisons en campagne pour la d'Oloue! « Que de stratagèmes, de supercheries et de « persécutions pour la comtesse de Fiesque? « Elle, qui peut-être vous eût été fidèle, si vous « ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. « En dernier lieu, car le détail de vos iniquités « serait infini, permettez-moi de vous demander « pourquoi vous êtes ici. N'en sommes-nous pas « obligés à ce mauvais génie, qui vous a témé- « rairement inspiré la tracasserie jusque dans « les amusements galants de votre maître? Soyez « donc sage ici sur ce chapitre. Toutes les places « sont prises auprès des beautés de la cour; et « de quelque docilité que soient les Anglais à « l'égard de leurs épouses, ils ne sont point gens « à s'accoutumer aux inconstances d'une maî- « tresse, ni à souffrir patiemment les avantages « d'un rival. Laissez-les en repos, et ne vous « faites point inutilement haïr.

« Vous ne réussirez point auprès de celles qui « ne sont pas mariées. On veut ici des desseins « sérieux, et des fonds de terre. Vous avez aus

« peu de l'un que de l'autre. Chaque pays a ses « manières. En Hollande, les filles sont de fa- « cile accès, et de bonne composition : et, dès « qu'elles sont mariées, ce sont autant de Lu- « crèces. Chez vous, les femmes sont fort co- « quettes avant le mariage, et beaucoup plus « après : mais pour ici, c'est un miracle quand « une fille écoute sur un autre ton que celui du « sacrement, et je ne vous crois pas encore assez « abandonné du Seigneur pour y songer. »

Tels étaient les sermons de Saint-Évremont ; mais il avait beau prêcher. Le chevalier de Grammont ne l'écoutait que pour le plaisir : et, quoiqu'il convînt des vérités, il faisait peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce temps-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La Midleton fut la première qu'il attaqua. C'était une des plus belles femmes de la ville, et peu connue encore à la cour ; assez coquette pour ne rebuter personne ; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étaient le plus, mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenait au chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être introduit, et choisit un de ses amants pour être son confident.

Cet amant qui avait bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte de Ranallagh d'aujourd'hui, et s'appelait Jones en ce temps-là. Ce qui l'engageait à servir le chevalier de Grammont, était le dessein de traverser un rival le plus dangereux, et d'être relayé par un autre

d'une dépense qui commençait à lui peser. Le chevalier de Grammont pourvut à l'un et à l'autre, comme il l'avait souhaité.

Bientot grisons furent en campagne; lettres et présents trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut; on se laissa lorgner; on répondit même; mais ce fut tout. Il s'aperçut que la belle prenait volontiers, mais qu'elle ne donnait que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avait une des filles d'honneur de la reine, qui s'appelait Warmestré. C'était une beauté toute différente de l'autre. La Midleton, bien faite, blonde et blanche, avait dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se parait n'était pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre; et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres; et l'ambition de passer pour bel-esprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait long-temps après sa beauté.

L'autre était brune. Elle n'avait point de taille, encore moins d'air; mais avec des couleurs très-vives, c'était des yeux pleins de feu, des regards agaçants qui n'épargnaient rien pour engager, et qui promettaient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentait à ce qu'ils promettaient de plus téméraire.

C'était entre ces deux déités que flottaient les vœux du chevalier de Grammont, et que ses

présents étaient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, et autres menues denrées d'amour, arrivaient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui : mais à l'égard des présents plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamants, brillants, et belles guinées de dieu, cela se trouvait en espèce dans la ville de Londres, et les belles s'en accommodaient comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de mademoiselle Stwart commençait alors à faire du bruit. La comtesse de Castelmaine s'aperçut que le roi la regardait. Mais au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût, par cet amusement, détourner l'attention du roi du commerce qu'elle avait avec Germain. Elle ne se contentait pas de paraître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençait à s'apercevoir ; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit dans tous les soupers qu'elle donnait au roi, et dans la confiance de ses propres charmes ; poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenait souvent à coucher. Le roi qui ne manquait guères à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquait guères aussi d'y trouver mademoiselle Stwart au lit avec elle. Les objets les plus indifférents ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette ri-

vale parût auprès d'elle en cet état; sûre, quand bon lui semblerait, de triompher de tout ce que ces occasions auraient eu de plus avantageux pour la Stwart; mais il en alla tout autrement.

Le chevalier de Grammont voyait ce manège sans y pouvoir rien comprendre : mais comme il était attentif aux penchants du roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'était une figure de plus d'éclat qu'elle n'était touchante. On ne pouvait avoir guères moins d'esprit ni plus de beauté. Tous ses traits étaient beaux et réguliers, mais sa taille ne l'était pas. Cependant elle était menue, assez droite, et plus grande que le commun des femmes. Elle avait de la grâce, dansait bien, parlait français mieux que sa langue naturelle; elle était polie, possédait cet air de parure après lequel on court, et qu'on n'attrape guères, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisaient leur chemin dans le cœur du roi, ceux de la Castelmaine se donnaient du bon temps au gré de tous ses caprices.

Madame Hyde tenait un rang assez considérable parmi les beautés, qu'une prévention aveugle avait coiffées du mérite de Germain. Elle venait d'épouser un homme qu'elle avait aimé. Par ce mariage, elle était belle-sœur de madame la duchesse, brillante par son propre éclat, pleine d'agrément et d'esprit. Cependant elle crut, que tant qu'on ne parlerait point d'elle pour Germain, tous les autres avantages

ne seraient rien pour sa gloire ; et ce fut pour y mettre la dernière main, qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle était d'une taille médiocre ; elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avait tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvraient qu'à la chinoise ; et quand elle lorgnait, on eût dit qu'elle faisait quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord ; mais ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'était beaucoup pour sa gloire, d'avoir enlevé Germain à tant de concurrentes : mais ce n'était rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, était en vogue à Londres dans ce temps-là. Sa disposition et sa force charmaient en public ; on voulait voir ce que c'était en particulier, car on lui trouvait dans son habit d'exercice, toute une autre conformation, et bien d'autres jambes que celles du fortuné Germain. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendaient celles du public, et ce que publiaient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du danseur que de la comtesse : mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçait à ses dépens, on se battait tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en était guères plus chiche qu'elle. C'était madame de Shrewsbury.

Le comte d'Arran, qui l'avait servie des premiers, n'avait pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse par ses conquêtes que par les malheurs qu'elle a causés, mettait son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres. Comme personne ne pouvait se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvait se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avait pas le temps. Sa gloire en fut piquée ; mais ce fut mal-à-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amants.

Thomas Howard, frère du comte de Carlile, en était un. Il n'y avait point d'homme en Angleterre, ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid, et que ses manières parussent douces et pacifiques, personne n'était, ni plus fier, ni plus emporté. La Shrewsbury donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible Germain, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine ; cependant, comme elle voulait le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avait si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre ; un certain jardin, appelé Spring Garden, devait être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Germain en fut averti sous main. Howard avait une compagnie dans le régiment des gardes, et un des soldats de cette compagnie jouait assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête ; et Germain se trouva dans le jardin, comme par hasard : enflé

de ses premières prospérités, il s'était mis sur son air vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros, mais Howard ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier signe qu'elle lui fit; et, ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'était pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie, à railler le repas et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'était pas grand railleur : mais comme il était encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté; mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe; parla toujours à madame de Shrewsbury, et ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, et fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second Gilles Rawling, homme de bonne fortune, et gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et par malheur intime ami de Rawling.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre Rawling y fut tué tout roide; et Germain, percé de trois coups d'épée, fut porté chez son oncle, avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet évènement occupait la cour, selon les divers intérêts que l'on y prenait, le chevalier de Grammont eut avis par Jones son ami, son confident et son rival, qu'un autre s'empressait auprès de la Midleton. C'était Montaigu, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, et par d'autres talents qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en fallait pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédients pour troubler le repos d'un rival, et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres, et de lui redemander son argent, avant de commencer à la tourmenter : mais rejetant ce projet comme indigne de l'injustice qu'on lui faisait, il était sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Midleton, lorsqu'il vit par hasard mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment, plus de ressentiment contre la Midleton ; plus d'empressement pour la Warmestré ; plus d'inconstance, plus de vœux flottants. Cet objet les fixa tous ; et, de ses anciennes habitudes, il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire ; mais il vit bien qu'il fallait pour réussir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avait fait jusqu'alors.

La famille de mademoiselle d'Hamilton, as-

sez nombreuse, occupait une maison grande et commode près de la cour. Celle du duc d'Ormont ne bougeait. Ce qu'il y avait de plus distingué dans Londres s'y trouvait tous les jours.

Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite et sa qualité ; il s'étonna d'avoir employé tant de temps ailleurs : mais après avoir fait cette connaissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenait que mademoiselle d'Hamilton était digne de l'attachement le plus sincère et le plus sérieux. Rien n'était meilleur que sa naissance, et rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

Le chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La Midleton, comme on a dit, allait éprouver comme il s'y prenait pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savait pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine où il y avait bal. Elle y était; mais, par bonheur pour elle, mademoiselle d'Hamilton y était aussi. Le hasard avait fait que, de toutes les belles personnes de la cour, c'était celle qu'il avait le moins vue, et celle qu'on lui avait le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, et s'aperçut qu'il n'avait rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui

parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle; et, dès ce moment, plus de ressentiment contre la Midleton. Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge et les plus beaux bras du monde. Elle était grande et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements. C'était l'original que toutes les femmes copiaient pour le goût des habits et l'air de la coiffure. Elle avait le front ouvert, blanc et uni, les cheveux bien plantés et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauraient imiter, formait son teint. Ses yeux n'étaient pas grands, mais ils étaient vifs, et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments, et le tour de son visage était parfait. Un petit nez délicat et retroussé, n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les grâces répandues sur sa personne entière, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit était à-peu-près comme sa figure : ce n'était point par ces vivacités importunes dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchait à briller dans la conversation. Elle évitait encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit : mais sans se presser de parler, elle disait ce qu'il fallait, et pas davantage. Elle avait tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant; et sans

se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle était réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentiments étaient pleins de noblesse, fiers à outrance, quand il en était question. Cependant elle était moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvait manquer de se faire aimer : mais loin de le chercher, elle était difficile sur le mérite de ceux qui pouvaient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont était persuadé de ces vérités, plus il s'efforçait de plaire et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère, et toute nouvelle, le faisaient écouter : mais il était embarrassé de ce que les présents, qui faisaient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étaient plus de saison dans celle dont il fallait désormais se servir.

Il avait un vieux valet-de-chambre nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté. Il avait coutume de partir de Londres toutes les semaines pour les commissions dont on a parlé ; mais depuis la disgrace de la Middleton, et l'aventure de la Warmestré, le seigneur Termes n'était plus employé que pour les habits que son maître faisait venir de Paris, et ne s'acquittait pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va voir.

La reine avait de l'esprit, et mettait tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtaient le moins à sa tendresse. Elle était attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvait fournir, sur-tout lorsqu'elle devait en être.

Elle avait imaginé, pour cet effet, une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer, et, durant ce temps, on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devaient en être n'étaient guères plus tranquilles; cependant, mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvait donner aux impertinentes de la cour. Il y en avait deux qui l'étaient par excellence : l'une était madame de Monsery, femme de son cousin germain; et l'autre était une fille d'honneur de la duchesse, qu'on appelait Blake.

La première, que son mari n'avait pas assurément épousée pour ses beaux yeux, était faite comme la plupart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avait la taille d'une femme grosse sans l'être, mais elle boitait avec plus de raison; car de deux jambes infiniment courtes, elle en avait une qui l'était beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettait la dernière main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blake était une autre espèce de ridicule. Sa taille n'était ni bien ni mal. Son visage était de la dernière fadeur, et son teint se fourrait par-tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt : avec ces attraits, elle se mettait en embuscade pour surprendre les cœurs;

mais elle s'y serait tenue en vain, sans l'arrivée du marquis de Brisacier. Le ciel semblait les avoir faits l'un pour l'autre. Il avait tout ce qu'il faut dans l'extérieur et dans les manières pour éblouir une créature de son caractère. Il parlait éternellement sans rien dire, et renchérissait dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blake crut que tout ce fracas s'adressait à elle, et le seigneur Brisacier crut que ces longues paupières de la Blake n'avaient jamais couché que lui en joue. On s'aperçut du bien qu'ils se voulaient; cependant ils n'en étaient qu'aux muets interprètes, quand mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Monsery, à cause de sa qualité. Les deux entêtements de cette dernière, étaient la danse et la parure. La magnificence des habits n'était pas soutenable avec sa figure; mais quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquait pas un bal de la cour; et la reine avait assez de complaisance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique que cette mascarade. La Monsery séchait d'impatience pour les ordres qu'elle attendait.

Ce fut sur cette inquiétude, dont mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyait des billets à celles qu'elle nommait, dans lesquels la manière dont elles devaient se mettre était marquée.

Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour madame de Monsery, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil était composé d'un de ses frères et d'une sœur, qui se divertissaient volontiers aux dépens de ceux qui le méritaient. Après avoir consulté quelque temps, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Milord Monsery ne faisait que de sortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il était fort honnête homme, assez sérieux, fort sévère, et mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui était pas tant à charge que le ton qu'elle se donnait dans toutes les occasions qui s'en présentaient. Il se crut en sûreté dans celle dont il était question, ne croyant pas que la reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connaissait la fureur dont sa femme se donnait en spectacle par sa danse et par sa parure, il venait de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la reine aurait la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avait entre sa figure, et celle des personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songerait pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avait détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitait ardemment ; et sitôt qu'il fut sorti, son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de sa

majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; et, sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer chez tous les marchands qui trafiquaient au Levant, de quelle manière les dames de qualité s'habillaient à Babylone.

Le panneau qu'on tendait à mademoiselle Blake était d'une autre espèce. Elle était d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on voulait. Brisacier qu'elle en croyait dûment atteint, avait l'esprit orné de lieux communs et de chansonnettes. Il chantait faux avec méthode, et mettait sans cesse en avant l'un et l'autre de ces talents heureux. Le duc de Buckingham le gâtait autant qu'il pouvait par les louanges qu'il donnait à sa voix et à son esprit.

La Blake qui n'entendait presque point le français, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'aperçut que toutes les paroles qu'il lui chantait, ne faisaient mention que de blondes, et que, prenant toujours la chose pour elle, ses paupières s'en humiliaient par reconnaissance et par pudeur : ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blake, dès qu'il en serait temps.

Pendant que ces petits projets se formaient, le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquait pas d'être assez danseur pour une occasion comme

celle-là ; cependant il n'avait garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les « bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis « que je suis ici, cette dernière m'est la plus « sensible ; et, pour vous en marquer ma recon- « naissance, je vous promets de bons offices au- « près de la petite Stwart. » Il le disait, parce qu'on venait de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, et que les respects des courtisans commençaient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie, et, l'ayant remercié d'un offre si nécessaire, monsieur le chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal ? je vous laisse le choix des nations. « Si cela est, « reprit le chevalier de Grammont, je m'habil- « lerai à la française pour me déguiser ; car l'on « me fait déja l'honneur de me prendre pour un « Anglais dans votre ville de Londres. J'aurais « sans cela quelque envie de me mettre à la ro- « maine ; mais de peur de me faire des affaires « avec le prince Robert, qui prend si chande- « ment les intérêts d'Alexandre contre milord « Janet, qui se déclare pour César, je n'ose plus « m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie « la danse cavalière, avec l'oreille et de l'es- « prit, j'espère me tirer d'affaire ; de plus, ma- « demoiselle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on « n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à « mon habillement, je ferai partir Termes de- « main matin ; et si je ne vous fais voir à son « retour l'habit le plus galant que vous ayez en- « core vu, tenez-moi pour la nation la plus dés- « honorée de votre mascarade. »

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage ; et son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'Hamilton et sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étaient fort à la mode dans ce temps-là. Elle en avait quelques paires par hasard. Elle en envoya une à mademoiselle Blake, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver, et elle y joignit ce billet :

« Vous étiez l'autre jour plus charmante que « toutes les blondes de l'univers. Je vous vis hier « encore plus blonde que vous ne l'étiez ce jour-là. « Si vous continuez, que deviendra mon cœur ? « Mais il y a long-temps qu'il est la proie de « vos yeux marcassins. Serez-vous demain de « la mascarade ? Mais peut-il y avoir des char- « mes dans une fête où vous ne seriez pas ? N'im- « porte, je vous reconnaîtrai dans quelque dé- « guisement que vous soyez. Mais je serai mieux « éclairci de mon sort par le présent que je vous « envoie. Vous porterez des nœuds de ce ruban « à vos cheveux, et ces gants baiseront les plus « belles mains du monde. »

Ce billet avec le présent, furent rendus à la Blake, avec le même succès qu'on avait fait tenir celui de Babylonienne à madame de Monsery. On venait d'en rendre compte à mademoiselle d'Hamilton, quand cette même Monsery

lui vint rendre visite. Elle paraissait fort affairée. L'heure commençait à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : « Je vous demande le secret, « dit la Monsery, pour celui que je vais vous « dire. N'admirez-vous point comme les hommes « sont faits ? ne vous y fiez pas, ma chère cou- « sine. Milord Mousery, qui, devant notre ma- « riage, aurait passé les jours et les nuits à me « voir danser, s'avise à présent de me le défen- « dre, et dit que cela ne me convient pas. Ce n'est « pas tout ; il m'en a si souvent rebattu les « oreilles au sujet de la mascarade, que je suis « obligée de lui cacher l'honneur que la reine « m'a fait de me nommer. Cependant, je suis « étonnée qu'on ne me fasse pas savoir qui doit « me mener. Mais si vous saviez la peine qu'on « a trouve dans cette maudite ville, de quoi se « mettre en Babylonienne, vous auriez pitié de « ce que j'ai souffert depuis le temps qu'on m'a « nommée ; outre que ce qu'il m'en coûte passe « toute imagination. »

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avait fait qu'augmenter à mesure que mademoiselle d'Hamilton l'avait supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Monsery lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit que tous les maris étaient à-peu-près de même ; qu'il ne fallait pas s'embarrasser de leurs fantaisies ; qu'elle ne savait pas qui devait la mener dans la mascarade, mais que puisqu'elle était nommée, celui qui l'était avec elle ne lui manque-

rait pas ; qu'elle ne comprenait pourtant pas qu il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque, qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Monsery sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempaient dans le complot, riaient à gorge déployée de la visite de mademoiselle d'Hamilton, quand milord Monsery leur en fit une à son tour; et tirant mademoiselle d'Hamilton à l'écart, Ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain ? « Non, dit-elle ; pourquoi ? Parce que, dit-il, je viens d'ap-« prendre que ma femme fait de grands prépa-« ratifs d'habits. Je sais bien qu'elle n'est pas de « la mascarade ; j'y ai mis bon ordre : mais « comme elle a le diable au corps pour la danse, « je meurs de peur qu'elle ne se donne quelque « nouveau ridicule, malgré toutes mes précau-« tions. Encore si c'était parmi la bourgeoisie, « dans quelque lieu retiré, je n'en serais pas en « peine. »

On le rassura le mieux qu'on put ; et l'ayant congédié sous prétexte de mille choses qu'on avait à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle Price, fille d'honneur de madame la duchesse. C'était justement ce qu'elle cherchait. Il y avait quelque temps que cette fille et la Blake se harpillaient au sujet de Dongan, que la Price avait enlevé à cette dernière. La haine subsistait encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles devaient y assister, et par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avait encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avait envoyé à la Blake, elle en fit présent à sa rivale avec quelques nœuds du même ruban, qui semblait fait exprès pour elle, brune comme elle était. La Price lui fit mille remercîments, et lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous « me ferez plaisir, dit-elle; mais si vous dites « qu'une bagatelle comme cela vient de moi, « je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste, « lui dit-elle, n'allez pas ôter le marquis Bri- « sacier à cette pauvre Blake, comme vous avez « fait Dongan. Je sais bien qu'il ne tient qu'à « vous. Vous avez de l'esprit; vous parlez fran- « çais; et pour peu qu'il vous eût entretenue, « l'autre n'aurait que faire d'y prétendre. » Il n'en fallut pas davantage. La Blake n'était que ridicule et coquette. Mademoiselle Price était ridicule et coquette, et quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui, dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville qui avait déja paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture, et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus

vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir : son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi, qui s'en aperçut d'abord : « Cheva-« lier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est « donc point arrivé ? » Pardonnez-moi, sire, « dit-il, dieu merci ! Comment ! dieu merci, dit « le roi, lui serait-il arrivé quelque chose par les « chemins ? Sire, dit le chevalier de Gram-« mont, voici l'histoire de mon habit, et de « Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont ; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devrait être « ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut « juger de mon impatience tout aujourd'hui, « voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'a-« voir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il « est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux « pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin « comme un excommunié. Eh bien ! monsieur « le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de « faire ; vous vous faites attendre jusqu'à l'ex-« trémité, encore est-ce un miracle que vous « soyez arrivé. Oui, mor.... dit-il, c'est un mi-« racle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous « ai fait faire le plus bel habit du monde, que « monsieur le duc de Guise lui-même a pris la « peine de commander. Donnez-le donc, bour-« reau, lui dis-je. Monsieur, dit-il, si je n'ai « mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que « travailler jour et nuit, tenez-moi pour un in-

« fâme, Je ne les ai pas quittés d'un moment.
« Et où est-il? dis-je, traître, qui ne fais que
« raisonner dans le temps que je devrais être ha-
« billé. Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré,
« ployé, que toute la pluie du monde n'en eût
« point approché. Me voilà, poursuivit-il, à
« courir jour et nuit, connaissant votre impa-
« tience, et qu'il ne faut pas lanterner avec
« vous... Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit
« si bien empaqueté? Péri, monsieur, me dit-il
« en joignant les mains. Comment! péri, lui
« dis-je en sursaut. Oui péri, perdu, abîmé.
« Que vous dirai-je de plus? Quoi! le paquebot
« a fait naufrage? lui dis-je. Oh! vraiment, c'est
« bien pis, comme vous allez voir, me répon-
« dit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais,
« hier au matin, et je voulus prendre le long
« de la mer pour faire plus de diligence; mais,
« ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'est rien tel
« que le grand chemin; car je donnai tout au
« travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai
« jusques au menton. Un sable mouvant auprès
« de Calais! lui dis-je. Oui, monsieur, me
« dit-il, et si bien sable mouvant, que je me
« donne au diable, si on me voyait autre chose
« que le haut de la tête, quand on m'en a tiré.
« Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze
« hommes pour l'en sortir; mais pour mon porte-
« manteau, où malheureusement j'avais mis
« votre habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il
« faut qu'il soit pour le moins une lieue sous
« terre. »

« Voilà, sire, poursuivit le chevalier de
« Grammont, l'aventure, et le récit que m'en a

« fait cet honnête homme. Je l'aurais infaillimentiblement tué, si je n'avais eu peur de faire « attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je « n'avais été pressé de vous donner avis du sable « mouvant, afin que vos courriers prennent soin « de l'éviter. »

Le roi se tenait les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont reprenant la parole : « A propos, sire, dit-il, j'oubliais de vous dire « que, pour augmenter ma mauvaise humeur, « je me suis vu arrêter, comme je sortais de « ma chaise, par un diable de fantôme en mas- « que, qui me voulait à toute force persuader « que la reine m'avait ordonné de danser avec « elle, et comme je m'en suis défendu le moins « brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a « chargé de m'informer ici qui doit la mener, « et m'a prié de l'envoyer prendre incessam- « ment. Ainsi, votre majesté ne ferait point « mal de donner ses ordres pour cela ; car elle « s'est mise en embuscade dans un carrosse pour « saisir tous les passants, à la porte de Wit- « hall. Au reste, je vous puis dire que c'est une « chose à voir que son habillement. Il faut « qu'elle ait plus de soixante annes de gaze et « de toile d'argent autour d'elle, sans compter « une espèce de pyramide sur la tête, garnie de « cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avaient part à l'aventure. La reine assura que tout ce qu'elle avait nommé pour le bal était présent ; et le roi, après quelques moments de réflexion : « Je parie, dit-il, « que c'est la duchesse de Newcastle. Et moi,

« dit milord Monsery, s'approchant de made-« moiselle d'Hamilton, je parie que c'est une « folle ; car je me trompe fort si ce n'est ma « femme. »

Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'était, et qu'on la fît venir. Milord Monsery s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompait pas dans sa conjecture. La plaisanterie aurait été beaucoup plus loin qu'elle n'avait prétendu, si la princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que les danses sérieuses. Cependant il y avait d'aussi bons danseurs et d'aussi belles danseuses qu'il y en eût au monde dans cette assemblée : mais comme le nombre n'en était pas grand, on quitta les danses françaises pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étaient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on se reposerait. Les filles de la reine et celles de la duchesse furent menées par ceux qui étaient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le temps de prêter quelque attention à la Blake, et l'on trouva que le billet qu'on lui avait fait rendre de la part de Brisacier faisait son effet. Elle était arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étaient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avait mis par complaisance ; et, pour

éclaircir Brisacier de son sort, elle portait souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il était question. Mais si l'on fut surpris d'une coiffure qui la rendait plus blafarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle de point en point le présent de Brisacier. La surprise se changea bientôt en jalousie ; car sa rivale n'avait pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avait insinué la veille ; et Brisacier n'avait pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blake, ni aux signes qu'elle se tuait de lui faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price était ronde et ragotte, et par conséquent ne dansait point. Le duc de Buckingham, qui mettait le marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvait, vint le prier de la part du roi de mener la Blake, sans savoir ce qui se passait alors dans le cœur de cette nymphe. Brisacier s'en défendit sur le mépris qu'il avait pour les contre-danses. La Blake crut que c'était elle qu'on méprisait, et, voyant qu'il s'était remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisait. Quoique son indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'Hamilton et ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complète ; car bientôt arriva milord Mousery, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avait fait le portrait. Il apprit à mademoiselle d'Ha-

milton que c'était la Monsery en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avait jamais été ; qu'il avait eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidents frivoles ; peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout riait au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupait. Il n'était pas sans rivaux ; mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'il était sans inquiétude. Il connaissait leur esprit et celui de mademoiselle d'Hamilton.

De ses amants, le plus considérable et le moins déclaré était monsieur le duc d'Yorck : mais il avait beau se cacher, la cour était trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentiments qu'il ne convenait pas à mademoiselle d'Hamilton d'apprendre : mais il lui parlait tant qu'il pouvait, et la lorgnait d'une grande assiduité. Comme la chasse était son plaisir favori, cet exercice l'occupait une partie du jour. Il en revenait d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de mademoiselle d'Hamilton le réveillait quand elle se trouvait chez la reine ou chez la duchesse. C'était là que n'osant lui parler de ce qu'il avait sur le cœur, il l'entretenait de ce qu'il avait dans la tête. Il lui contait des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisait un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et

divertissantes ; après quoi, ses yeux lui disaient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation : car ces tendres truchements ne laissaient pas de se fermer quelquefois au fort de leur longuerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardait rien moins que sérieusement, et dont elle prenait la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avait du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Roussel, oncle et neveu, étaient deux autres rivaux du chevalier de Grammont L'oncle avait bien soixante ans. Son courage et sa fidélité l'avaient distingué dans les guerres civiles. Sa passion et ses desseins pour mademoiselle d'Hamilton parurent à-la-fois : mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avait pas long-temps que l'on avait quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Roussel, effrayé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'était encore par sa constance envers les pourpoints taillades, qu'il a soutenus long-temps après leur suppression universelle : mais ce qui surprenait le plus, était un certain mélange d'avarice et de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre depuis qu'il y était avec l'amour.

Son neveu n'était alors que cadet de la famille ; mais la succession de son oncle le regardait, et quoiqu'il en eût le soin pour son établissement,

et qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de son oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Midleton le traitait avec assez de préférence, mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'aurait rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel ; mais il était guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs, cependant un peu plus ennuyant quand il parlait.

Le chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageait de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardait que comme ces habitudes de galanterie qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe (1) en jugea tout autrement, en voyant que sans compter un redoublement infini de magnificence et de soins, il avait regret aux heures qu'il donnait au jeu ; qu'il ne cherchait plus ces longues et agréables conversations qu'ils avaient d'ordinaire ensemble, et que ce nouvel empressement l'enlevait par-tout à lui-même.

« Monsieur le chevalier, lui dit-il, il me « semble que vous laissez depuis quelque temps « les beautés de la ville et leurs amants bien en « repos. La Midleton fait impunément de nou- « velles conquêtes, et de vos présents vous souf-

(1) Saint-Evremont.

« frez qu'elle vous crève les yeux sans la moin-
« dre avanie. La pauvre Warmestré vient d'ac-
« coucher tranquillement au milieu de la cour,
« sans que vous ayez soufflé. Je l'avais bien pré-
« vu, monsieur le chevalier, vous avez fait
« connaissance avec mademoiselle d'Hamilton;
« et, chose qui ne vous était jamais arrivée,
« vous voilà véritablement amoureux : mais
« voyons un peu ce qui peut vous arriver. Je ne
« pense pas, en premier lieu, que vous espériez
« de la mettre à mal. Elle est telle, et par sa
« naissance et par son mérite, que si vous étiez
« en possession des titres et des biens de votre
« maison, vous seriez excusable de vous préseu-
« ter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il
« ait dans le mariage en général; car si vous ne
« voulez que de l'esprit, de la sagesse, et les tré-
« sors de la beauté, vous ne sauriez mieux vous
« adresser; mais pour vous, qui n'avez que mé-
« diocrement de ceux de la fortune, vous ne sau-
« riez vous adresser plus mal.

« Car votre frère de Toulongeon, de l'humeur
« dont je le connais, n'aura pas la complaisance
« de se laisser mourir pour favoriser vos pré-
« tentions. Mais posons le cas que vous ayez
« tout le bien qu'il faudrait pour l'une et pour
« l'autre, et c'est beaucoup dire, connaissez-
« vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizar-
« rerie de cette princesse sur un pareil engage-
« ment? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'a-
« voir les meilleurs partis d'Angleterre? Le duc
« de Richemont l'a recherchée des premiers;
« mais, quoiqu'il fût amoureux, il était intéressé.
« Cependant le roi voyant qu'il ne tenait qu'au

« bien, prit sur lui cet article, en considération « du duc d'Ormont, du mérite et de la nais- « sance de mademoiselle d'Hamilton, et des « services de monsieur son père; mais, choquée « qu'un homme qui faisait l'amoureux eût mar- « chandé, faisant d'ailleurs réflexion sur son « caractère dans le monde, elle n'a pas jugé « qu'il fût assez important d'être duchesse de « Richemont, au hasard de ce qu'elle aurait à « craindre d'un homme brutal et débauché.

« Votre petit Germain, malgré tout le bien « de son oncle, et l'éclat de sa propre réputation, « n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle jamais voulu « seulement regarder Henri Howard, qui est à « la veille d'être le premier duc d'Angleterre, « et qui possède actuellement tout le bien de la « maison de Nortfolck? Je tombe d'accord que « c'est un bœuf; mais quelle autre dans toute « l'Angleterre ne passerait pas par-dessus la pe- « santeur de son esprit, et le peu d'agrément de « sa figure, pour être, avec trois cent mille livres « de rente, la première duchesse du royaume?

« Pour achever en peu de mots, milord Fal- « mouth m'a dit lui-même qu'il l'avait toujours « regardée comme la seule chose qui manquait « à son bonheur; mais qu'au milieu de tout l'é- « clat de sa fortune il n'avait osé lui déclarer ses « sentiments, qu'il se sentait assez de faiblesse, « ou trop de fierté, pour se contenter de l'obtenir « du seul consentement de ses parents; et quoi- « que les premiers refus des belles ne fussent « comptés pour rien, il savait de quel air elle « recevait ceux dont la personne ne lui était « point agréable. Après cela, monsieur le che-

« valier, voyez de quelle manière vous préten-
« dez vous y prendre, car vous êtes amoureux.
« Vous l'allez être de plus en plus, et plus vous
« le serez, moins serez-vous capable des ré-
« flexions que vous pourriez faire à présent.

« Mon pauvre philosophe, répondit le cheva-
« lier de Grammont, tu sais bien le latin, tu
« fais des vers, tu sais la marche, et tu connais
« la nature des étoiles du ciel, mais pour les
« astres de la terre tu n'y connais rien. Tu ne
« m'as rien appris de mademoiselle d'Hamil-
« ton que le roi ne m'ait dit il n'y a pas trois
« jours. Tant mieux qu'elle ait refusé les Ostro-
« goths dont tu viens de parler. Si elle en avait
« voulu, je n'en voudrais pas, quoique je l'aime
« à la folie. Écoute bien ce que je te vais dire :
« Je me suis mis dans la tête de l'épouser, et je
« veux que mon pédagogue Saint-Evremont lui-
« même soit le premier à m'en savoir gré. Quant
« à l'établissement, je ferai ma part avec le roi,
« je lui demanderai qu'elle soit dame du pa-
« lais. Il me l'accordera. Toulongeon crevera
« sans que je l'aide ou que je l'en empêche, et
« mademoiselle d'Hamilton aura Semeat avec
« le chevalier de Grammont, pour la dédomma-
« ger des Nortfolck et des Richemont. Eh bien!
« as-tu quelque chose à dire contre ce projet?
« car je parie cent louis qu'il en ira comme je
« dis. »

C'était dans ce temps-là que la faveur de mademoiselle Stwart était si déclarée, qu'on voyait bien qu'il ne lui manquait que de l'art dans sa conduite pour être aussi maîtresse de l'esprit du roi qu'elle l'était de son cœur. L'occasion

était belle pour ceux qui avaient de l'expérience et de l'ambition. Le duc de Buckingham se mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du roi. Dieu sait quel gouverneur, et quelle tête pour en conduire une autre; cependant c'était l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de mademoiselle Stwart : elle avait un caractère d'enfance dans l'humeur qui la faisait rire de tout; et son goût pour les amusements frivoles, quoique naturels, ne semblait permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en était, hors les poupées. Le colin-maillard était de ses passe-temps les plus heureux. Elle faisait des châteaux de cartes, quand on jouait le plus gros jeu chez elle, et l'on n'y voyait que des courtisans empressés autour d'elle qui lui en fournissaient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchaient de l'imiter.

Elle ne laissait pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc de Buckingham, qui faisait les plus beaux bâtiments de cartes qu'on pût voir, chantait agréablement. Elle ne haïssait point la médisance : il en était le père et la mère; il faisait des vaudevilles, inventait des contes de vieilles dont elle était folle; mais son talent particulier était d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il savait faire toutes sortes de personnages avec tant de grâce et d'agrément, qu'il était difficile de se passer de lui, quand il voulait bien prendre la peine de plaire. Il s'était donc rendu si nécessaire aux amuse-

ments de la Stwart, qu'elle le faisait chercher par-tout lorsqu'il ne suivait pas le roi chez elle.

Il était parfaitement bien fait, et croyait l'être beaucoup plus qu'il ne l'était. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étaient que pour ses bouffonneries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet et sa maîtresse portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'était mépris; mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle Stwart, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avait procurée auprès du roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Milord Arlington entreprit le projet que le duc de Buckingham venait d'abandonner, et voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avait pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avait déja faite. Ses premières négociations avaient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avait pas tout-à-fait perdu son temps; car il avait parfaitement attrapé, par son extérieur, le sérieux et la gravité des Espagnoles; et dans les affaires, il imitait assez bien leur lenteur. Il avait une cicatrice au travers du nez, que couvrait une longue mouche, ou, pour mieux dire, un petit emplâtre en losange.

Les blessures au visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier qui ne sied pas mal. C'était tout le contraire à son égard, et cet emplâtre remarquable s'était tellement accommodé à l'air mystérieux du sien, qu'il semblait y ajouter quelque chose d'important et de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance, composée d'une grande avidité pour le travail, et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'était donné pour grand politique; et, n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avait cru sur sa parole, et on l'avait fait secrétaire et ministre d'État sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissements, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes et de quelques exemples historiques, il avait obtenu de mademoiselle Stwart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services et de ses avis les mieux raisonnés, pour se conduire dans le poste où il avait plu au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en était qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il était à la tête de ceux que le duc de Buckingham avait coutume de contrefaire; et comme sa présence et ses discours renouvelaient exactement le ridicule qu'on lui avait donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré qu'elle avait long-temps combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné : son orgueil était du poste qu'il occupait, et sa délicatesse sur la gloire méritait tous les ridicules qu'on lui don-

nait. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils qu'il lui avait préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'Etat, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur ses ressentiments; et ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton était l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc de Buckingham et milord Arlington venaient d'échouer. Il se l'était mis en tête; mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la comtesse de Chesterfield s'avisa de lui faire. C'était une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avait la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle était blonde, et elle en avait l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avait de grands yeux bleus, et des regards extrêmement séduisants. Ses manières étaient engageantes, son esprit amusant et vif; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'était point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle était fille du duc d'Ormont. Hamilton était son cousin-germain : ils se voyaient tant qu'ils voulaient sans conséquence; mais dès qu'elle lui

eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles qui s'opposaient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle Stwart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire : mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avait prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avait fait tout ce qu'il fallait pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances : mais les empressements d'un amant passionné, qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; et la sagesse de mademoiselle Stwart n'en pouvait plus, lorsque la reine fut attaquée d'une fièvre violente qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avait pas peu coûté. Mille espérances de grandeur et de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nouveaux respects qu'on lui rendit par-tout contribuèrent à les augmenter. La reine fut abandonnée des médecins; le petit nombre de Portugaises qu'on n'avait point renvoyées, remplissait la cour de cris lugubres; et le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimait pas, à la vérité, mais qu'il estimait beaucoup. Elle l'aimait tendrement, et croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoignait pour sa mort aurait de quoi lui faire regretter la vie; mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle

avait du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse qui en fût plus digne ; et à laquelle le ciel accorderait peut-être une bénédiction qu'il lui avait refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes ; et sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avait désobéi ; et quelque dangereux que soient les mouvements soudains quand on est entre la mort et la vie, ce transport de joie qui lui devait être fatal, la sauva, et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avait déja quelque temps que Germain était remis de ses blessures ; cependant la Castelmaine trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi ; car, malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportements, mademoiselle Stwart le retint pour elle. Tantôt c'étaient des promenades, où les beautés de la cour, à cheval, faisaient assaut de grâces et d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux ; d'autres fois on voyait sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne. C'était des degrés de ce palais que la cour descendait pour s'embarquer sur ce fleuve à la fin de ces jours d'été dont la chaleur et la poussière ne permettent pas la promenade du parc. Un

nombre infini de bateaux découverts, qui portaient tous les charmes de la cour et de la ville, faisaient cortège aux berges où était la famille royale. Les collations, la musique, et les feux d'artifice en étaient. Le chevalier de Grammont en était toujours aussi; et c'était un grand hasard quand il n'y mettait pas quelque chose du sien pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étaient des concerts entiers de voix et d'instruments qu'il faisait venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaraient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étaient des ambigus qui partaient aussi de France pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du roi. La chose était quelquefois au-delà de ses espérances, quelquefois elle y répondait moins; mais il est constant qu'elle lui coûtait toujours infiniment.

Milord Falmouth était un de ceux qui avaient le plus d'estime et de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine; et comme il allait souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Evremont seul, et un repas pour six personnes, qu'on aurait priées dans les formes: « Il ne faut point, dit-il, s'a-« dressant au chevalier de Grammont, me sa-« voir gré de cette visite: je viens de coucher « où le discours n'a roulé que sur vous; et je « vous assure que la manière dont le roi s'est « expliqué sur ce qui vous regarde, ne vous au-« rait pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. « Vous savez bien qu'il y a long-temps qu'il vous

« offre ses bons offices auprès du roi de France : « et pour moi, poursuivit-il en riant, vous sa- « vez bien que je l'en solliciterais, si je ne crai- « gnais de vous perdre dès que votre paix serait « faite ; mais, grâces à mademoiselle d'Hamil- « ton, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant « j'ai ordre du roi mon maître de vous dire « qu'en attendant que le vôtre vous rende ses « bonnes grâces, il vous donne une pension de « quinze cents jacobus. C'est peu pour la figure « que fait le chevalier de Grammont parmi « nous ; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, « pour lui aider à nous donner à souper. »

Le chevalier de Grammont reçut comme il devait l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnais, dit-il, les « bontés du roi dans cette proposition ; mais j'y « reconnais encore mieux le caractère de milord « Falmouth, et je le supplie d'assurer sa ma- « jesté que j'en ai toute la reconnaissance du « monde. Le roi mon maître ne me laissera pas « manquer lorsqu'il voudra bien me rappeler. « En attendant, je vais vous faire voir de quoi « donner encore quelques soupers à messieurs « les Anglais. »

Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, et lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Milord Falmouth, voulant mettre au profit du chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à monsieur de Comminge, alors ambassadeur en Angleterre, et monsieur de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres : rien n'était tant à la mode, dans la belle saison, que cette promenade. C'était le rendez-vous de la magnificence et des appas : tout ce qui avait de beaux yeux ou de beaux équipages s'empressait à ce rendez-vous ; le roi ne s'y déplaisait pas.

Comme il n'y avait pas long-temps que les carrosses à glaces étaient en usage, les dames avaient de la peine à s'y renfermer : elles préféraient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entières, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avait fait pour le roi n'avait pas trop bon air. Le chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvait inventer quelque chose de galant qui tint de l'ancienne mode, et qui renchérit sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le duc de Guise fut encore chargé de cette commission, et le courrier, au bout d'un mois, s'étant, par la grâce de Dieu, sauvé cette fois des sables mouvants, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante et la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le chevalier de Grammont avait ordonné qu'on y mît quinze cents louis, et le duc de Guise, qui était de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent ; et le roi, charmé de l'attention du chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvaient être agréables, ne pouvait se lasser de l'en remercier ; mais il ne voulut recevoir un

présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuserait pas quelqu'autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourrait lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première, avec madame la duchesse d'Yorck. Madame de Castelmaine, qui les y avait vues, s'étant mis dans la tête qu'on était plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stwart eut la même envie; et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avait pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la première union s'était changée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé; car chacune y voulait être la première.

La Castelmaine était grosse, et menaçait d'accoucher avant terme si sa rivale avait la préférence. Mademoiselle Stwart protesta qu'on ne la mettrait jamais en état d'accoucher si on la refusait. Cette menace l'emporta sur l'autre; et les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle ou pensa tenir sa parole; et l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine mère, qui, sans faire de tracasseries, ne laissait pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement, selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont sur ce qu'il avait jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes: elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritait un présent si magnifique. Mais d'où vient,

lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ; car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, et que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville ? « Madame, lui dit-il, le « chevalier de Grammont n'aime point le faste. « Mon Linck, dont vous parlez, est affectionné « pour mon service ; outre que c'est un des bra- « ves hommes du monde, votre majesté ne con- « naît pas la passion des Lincks, elle est trop « charmante ; on ne saurait faire un pas la nuit « qu'on n'en voie accourir une douzaine. La pre- « mière fois que je fis connaissance avec eux, je « retins tous ceux qui m'offraient leurs services ; « si bien qu'en arrivant à With-Hall, j'en avais « bien deux cents autour de ma chaise. Le spec- « tacle était nouveau ; car ceux qui m'avaient « vu passer avec cette illumination avaient de- « mandé quel enterrement c'était. Ces messieurs « ne laissèrent pas d'entrer en différend sur quel- « ques douzaines de shelings que je leur avais « jetés ; et celui dont votre majesté fait men- « tion en ayant battu trois ou quatre lui seul, « je le retins pour sa valeur. Non, madame, je « ne compte pour rien la parade des carrosses et « des laquais. Je me suis vu cinq ou six valets- « de-chambre à-la-fois, sans avoir jamais eu de « domestique en livrée, excepté mon aumônier « Poussatin. Comment ! dit la reine, en éclatant « de rire, un aumônier portant vos couleurs ? Ce « n'était pas apparemment un prêtre ? Pardon- « nez-moi, madame, dit-il, et le premier prêtre

« du monde pour la danse basque. Chevalier, « dit le roi, je veux que vous nous contiez tout- « à-l'heure l'histoire de l'aumônier Poussatin. »

CHAPITRE VIII.

« Sire, monsieur le Prince assiégeait Lérida. « La place n'était rien; mais don Gregorio « Brice était quelque chose. C'était un de ces « Espagnols de la vieille roche, vaillant comme « le Cid, fier comme tous les Gusmans ensem- « ble, et plus galant que toutes les Abencer- « rages de Grenade. Il nous laissa faire les pre- « mières approches de sa place, sans donner le « moindre signe de vie. Le maréchal de Gram- « mont, dont la maxime était qu'un gouverneur « qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle « ses faubourgs pour faire une belle défense, « la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura « pas bien pour nous de la politesse de Grégoire « de Brice; mais monsieur le Prince, couvert « de gloire, et fier des campagnes de Rocroy, « de Nordlingue et de Fribourg, pour insulter « la place et le gouverneur, fit monter la pre- « mière tranchée en plein jour par son régiment, « à la tête duquel marchaient vingt-quatre vio- « lons, comme si c'eût été pour une noce.

« La nuit venue, nous voilà tous à gogueinar- « der, nos violons à jouer des airs tendres, et « grand'chère par-tout. Dieu sait les brocards « qu'on jetait au pauvre gouverneur et à sa

« fraise, que nous nous promettions de pren-
« dre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures.
« Cela se passait à la tranchée, d'où nous en-
« tendîmes un cri de mauvais augure, qui par-
« tait du rempart, et qui répéta deux ou trois
« fois : Alerte à la muraille ; ce cri fut suivi
« d'une salve de canon et de mousqueterie ; et
« cette salve, d'une vigoureuse sortie, qui, après
« avoir culbuté la tranchée, nous mena battant
« jusqu'à notre grand'garde.

« Le lendemain, Gregorio Brice envoya par
« un trompette, des présents de glaces et de
« fruits à monsieur le Prince, priant bien humi-
« blement son altesse de l'excuser s'il n'avait point
« de violons pour répondre à la sérénade qu'il
« avait eu la bonté de lui donner ; mais que s'il
« avait pour agréable la musique de la nuit pré-
« cédente, il tâcherait de la faire durer tant
« qu'il lui ferait l'honneur de rester devant sa
« place. Le bourreau nous tint parole ; et dès
« que nous entendions : Alerte à la muraille,
« nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui
« nettoyait la tranchée, comblait nos travaux,
« et qui tuait ce que nous avions de meilleurs en
« soldats et en officiers. Monsieur le Prince en
« fut si piqué qu'il s'opiniâtra, malgré le senti-
« ment des officiers généraux, à continuer un
« siège qui pensa ruiner son armée, et qu'il
« fut encore obligé de lever assez brusquement.

« Comme nos troupes se retiraient, don Gré-
« goire, bien loin de se donner de ces airs que
« prennent les gouverneurs en pareille occasion,
« ne fit de sortie que pour faire un compliment

« plein de respect à monsieur le Prince. Le sei-
« gneur Brice partit quelque temps après pour
« rendre compte à Madrid de sa conduite, et,
« pour en recevoir la récompense. Votre majesté
« sera peut-être bien aise de savoir le traitement
« qu'on fit au petit Brice, après la plus bril-
« lante action que les Espagnols eussent faite
« de toute la guerre. On le mit à l'inquisition. »

Quoi ! dit la reine-mère, à l'inquisition pour ses services ! pas tout-à-fait pour ses services, dit-il ; mais, sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantôt au roi.

« La campagne de Catalogne finie de cette
« manière, nous revenions médiocrement cou-
« verts de lauriers. Mais, comme monsieur le
« Prince en avait fait provision en d'autres ren-
« contres, et qu'il avait de grands desseins en
« tête, il eut bientôt oublié cette petite disgrace.
« Nous ne faisions que goguenarder pendant le
« voyage. Monsieur le Prince était le premier à
« nous mettre en train sur son siège. Nous fîmes
« quelques couplets de ces Lérida qui ont tant
« couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais.
« Nous n'y gagnâmes rien ; nous eûmes beau
« nous traiter cavalièrement dans nos chansons,
« on en fit à Paris où on nous traitait encore
« plus mal. Nous arrivâmes enfin à Perpignan
« un jour de fête. Une troupe de Catalans qui
« dansaient au milieu de la rue, vinrent danser
« sous les fenêtres de monsieur le Prince pour
« lui faire honneur. Monsieur Poussatin, cou-
« vert d'un petit casaquin noir, dansait au mi-

« lieu de cette troupe comme un vrai possédé.
« Je reconnus d'abord la danse de notre pays
« aux sauts et aux bonds qu'il faisait. Monsieur
« le Prince fut charmé de sa disposition et de sa
« légèreté. Je le fis venir après la danse, et lui
« ayant demandé ce qu'il était : prêtre indigne,
« à votre service, monseigneur, me dit-il. Je
« m'appelle Poussatin, et suis de Béarn. J'al-
« lais en Catalogne pour servir dans l'infante-
« rie ; car, dieu merci, je vais bien du pied ; mais
« puisque la guerre est heureusement finie, s'il
« plaisait à votre grandeur de me prendre à son
« service, je la suivrais par-tout, et la servirais
« fidèlement. Monsieur Poussatin, lui dis-je,
« ma grandeur n'a pas besoin autrement d'au-
« mônier ; mais puisque vous êtes de si bonne vo-
« louté, je veux bien vous prendre à mon service.

« Monsieur le Prince, présent à toute cette
« conversation, fut ravi de me voir un aumônier.
« Comme le pauvre Poussatin était fort délabré,
« je n'eus pas le temps de le mettre en équipage
« à Perpignan ; mais lui ayant fait donner le
« juste-au-corps d'un des laquais du maréchal
« de Grammont, qui restait avec l'équipage, je
« le fis monter derrière le carrosse de monsieur
« le Prince, qui mourait de rire toutes les fois
« qu'il voyait la mine peu orthodoxe que le petit
« Poussatin avait en livrée jaune.

« Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le
« conte à la reine, qui d'abord en fut un peu
« surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne vou-
« lût voir danser mon aumônier. Car, en Es-
« pagne, il n'est pas tout-à-fait si rare de voir

« danser les ecclésiastiques, que de les voir en « livrée. »

« Poussatin fit des merveilles devant la reine; « mais comme sa danse était un peu vive, elle « ne put supporter l'odeur que son agitation « violente répandit dans son cabinet. Les dames « lui demandèrent quartier. Il y avait de quoi « vaincre tous les parfums et toutes les essences « dont elles étaient munies. Poussatin ne laissa « pas d'en remporter beaucoup de louanges, et « quelques louis.

« J'obtins, au bout de quelque temps, un petit « bénéfice de campagne pour mon aumônier, et « j'ai su depuis que Poussatin prêchait avec la « même légèreté dans son village, qu'il dansait « aux noces de ses paroissiennes. »

Le conte de Poussatin divertit fort le roi. La reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Grégoire Brice la scandalisa bien davantage; et voulant justifier la cour d'Espagne sur un procédé qui paraissait si dur : Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'État voulait introduire ce gouverneur dont vous venez de parler? De quel attentat contre la religion était-il accusé, pour qu'on le mît à l'inquisition? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant votre majesté. C'était une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avait aucune mauvaise intention. Son crime n'aurait pas mérité le fouet dans le plus sérieux collège de France, puisque ce n'était que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espa-

gnolette qui avait les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le roi voulut un détail précis de l'aventure; et le chevalier de Grammont satisfit à sa curiosité dès que la reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisait bon l'écouter quand il faisait quelque récit; mais il ne faisait pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avait que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Roussel était de temps en temps l'objet de ses railleries; encore le traitait-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avait coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Roussel était un des fiers danseurs d'Angleterre, je veux dire, pour les contre-danses. Il en avait un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il dansait toutes à livre ouvert; et pour prouver qu'il n'était pas vieux, il dansait quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressemblait assez à ses habits : il y avait vingt ans que la mode en était passée.

Le chevalier de Grammont voyait bien qu'il était fort amoureux; et quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en était que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avait de faire demander mademoiselle d'Hamilton : mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Roussel, sur le point de faire un voyage, crut qu'il était dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins avant son départ. Le chevalier de Grammont était un grand obstacle aux au-

diences qu'on souhaitait d'elle; mais un jour qu'on le vint chercher pour jouer chez madame de Castelmaine, Roussel prit son temps, et s'adressant à mademoiselle d'Hamilton, d'un air moins embarrassé qu'on ne l'est d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière : « Je suis frère du comte de Bedford. « Je commande le régiment des Gardes. J'ai « trois mille jacobus de rente, et quinze mille « en argent comptant. Je viens, mademoiselle, « vous les offrir avec ma personne. L'un des pré- « sents ne vaut pas grand'chose sans l'autre, « j'en conviens. C'est pourquoi je les mets en- « semble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour « un petit asthme, qui vraisemblablement ne « durera pas long-temps, car il y a plus de vingt « ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bon- « heur d'être à vous, je ferai la proposition à « monsieur votre père, à qui je n'ai pas cru de- « voir m'adresser avant de savoir vos senti- « ments. Mon neveu Guillaume ne sait encore « rien de mon dessein; mais je crois qu'il n'en « sera pas fâché, quoiqu'il se voie par-là frustré « d'un bien assez considérable; car il a beau- « coup d'égards pour moi : outre qu'il s'attache « volontiers auprès de vous depuis qu'il s'a- « perçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il « me fasse sa cour par ses assiduités ici; car il « ne faisait que dépenser son argent auprès de « cette coquine de Midleton, au lieu qu'il ne « lui en coûte rien à présent dans la meilleure « compagnie d'Angleterre. »

Mademoiselle d'Hamilton avait eu quelque

peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle était fort honorée de ses intentions pour elle ; encore plus obligée de ce qu'il avait bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parents. « Il « sera, lui dit-elle, assez temps de leur en par- « ler à votre retour des eaux ; car je ne vois pas « beaucoup d'apparence qu'ils disposent de moi « avant que vous ne soyez venu. En tout cas, si « l'on me pressait beaucoup, votre neveu Guil- « laume aura soin de vous en avertir. Ainsi vous « n'avez qu'à partir quand il vous plaira : mais « gardez-vous bien de négliger votre santé pour « précipiter votre retour. »

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avait de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissaient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au roi la grâce que Dieu lui faisait de lui ôter un rival si dangereux. « Il est donc parti, chevalier, lui dit le « roi. Sûrement, sire, dit-il. J'ai eu l'honneur « de le voir embarquer dans un cochemen, « avec son asthme et son équipage de campa- « gne, la perruque à calotte proprement renouée « avec un ruban feuille-morte, et le chapeau « ambigu, couvert d'un étui de toile cirée, qui « lui sied à merveille. Ainsi, je n'aurai plus à « faire qu'à Guillaume Roussel, qu'il laisse ré- « sident auprès de mademoiselle d'Hamilton ; « et pour lui, je ne le crains ni sur son compte

« ni sur celui de son oncle ; il est trop amoureux « lui-même pour appuyer les intérêts d'un au- « tre : et comme il n'a qu'une méthode de faire « valoir les siens, savoir, de sacrifier le portrait « ou quelques lettres de la Midleton, j'ai, ma « foi, de quoi faire paroli de ces sortes de, fa- « veurs. J'avoue qu'il m'en coûte un peu.

« Puisque vos affaires vont si bien du côté des « Roussel, lui dit le roi, je veux bien vous ap- « prendre que vous êtes délivré d'un autre rival « beaucoup plus à craindre pour vous s'il n'était « déja marié. Mon frère est nouvellement amou- « reux de madame de Chesterfield. Que de béné- « dictions à-la-fois! s'écria le chevalier de Gram- « mont ; je lui sais si bon gré de cette incons- « tance, que je le servirais de bon cœur auprès « de sa nouvelle maîtresse, s'il n'avait Hamilton « pour rival. Votre majesté ne saurait trouver « mauvais que je serve le frère de ma maîtresse « contre le vôtre. Hamilton n'a pourtant pas « si besoin de secours dans une affaire comme « celle-ci, que le duc d'Yorck, lui dit le roi : « mais de l'humeur dont je connais milord Ches- « terfield, il ne souffrira pas si patiemment que le « bon Shrewsbury, qu'on se batte pour sa femme. « Il mérite pourtant assez la même destinée. » « Voici ce que c'était que ce milord Chesterfield.

Il avait le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille et moins d'air. Il ne manquait pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avait communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. Il avait été fort haï du roi, parce

qu'il avait été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun était qu'il avait eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée; et comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendait, on le croyait assez volontiers.

Il avait recherché la fille aînée du duc d'Ormont, dans le temps qu'il avait l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du roi pour la Castelmaine, et l'établissement qu'il espérait par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur que s'il eût été passionnément amoureux. Il avait donc épousé madame de Chesterfield sans l'aimer, et vécu quelque temps avec elle d'une froideur à ne pas permettre de douter de son indifférence. Elle était fine et délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite: et dans le temps que son époux commençait à lui faire voir qu'il l'aimait, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimait plus.

Ils en étaient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venait de faire son époux, à tout ce qui lui restait de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une était désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-temps, et ses imaginations et inégalités perpétuelles. La Chesterfield, au contraire, savait armer ses attraits de tout ce qu'il y avait de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle était outre cela plus à portée de lui faire des avances qu'à nul autre. Elle logeait chez le

duc d'Ormont, à Witt-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avait ses entrées libres à toute heure. Son extrême froideur ou plutôt le dégoût qu'elle témoignait pour les nouveaux empressements de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avait aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avait pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; et selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience et son industrie pour la découverte d'une chose qui devait troubler son repos.

Hamilton, qui le connaissait, se mit de son côté sur ses gardes, et plus ses affaires s'avançaient, plus il était attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisait les confidences les plus belles et les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine, se plaignait de ses emportements, et lui demandait à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avait véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flattaient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avait demandée. Hamilton n'était donc plus embarrassé que de la conduite de madame de Chesterfield, de qui les graciensetés se déclaraient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il était discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquait en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnait audience à ceux du duc d'Yorck; et, qui plus est, leur faisait des réponses assez favorables.

Il crut s'en apercevoir comme tout le monde : mais il crut que tout le monde s'y trompait comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield semblaient dire à ce nouveau rival ? Il ne trouvait pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manières dont ils avaient mille fois ri tête à tête : mais ce qu'il jugeait encore moins possible, était qu'elle voulût commencer une autre aventure sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avaient engagée. Cependant il se mit à l'observer de plus près ; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que si elle ne le trompait, elle en avait bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots : mais elle le prit si haut, et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement qu'il méritait que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Milord Chesterfield avait pris les mêmes alarmes ; et ne doutant plus, par les observations qu'il avait faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'était emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit : et sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout

en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais avant de passer au détail de cette aventure, jetons la vue sur les fortunes galantes de son altesse avant la déclaration de son mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du duc d'Yorck avec la fille du chancelier, n'avait manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, et le point essentiel du sacrement, en avaient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avait rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, semblait ne souhaiter le rétablissement du roi, que pour le déclarer avec éclat : mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchait de si près au trône, que la possession de mademoiselle Hyde n'avait plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étalait ce qu'elle avait de plus rare dans la cour du roi son frère, et qu'il se voyait l'unique exemple d'un prince qui, d'une élévation suprême, fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paraissait horrible-

ment mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Germain ne l'avait engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde, qu'après lui avoir fait voir, par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageait son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devait au roi. L'indignation qu'en aurait la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il semblait par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentaient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde : mais, plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençait dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à milord Falmouth, et le consulta sur le parti qu'il devait prendre. Il ne pouvait mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'était pas marié, mais qu'il était impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage était nul pour lui, sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable. Mais que c'était une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat que la faveur du roi venait de faire pair du royaume, sans noblesse, et chancelier sans capacité : qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avait qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avait tenue avant qu'il la connût; et que pourvu qu'il ne leur dît point que la chose

fût déja faite, il aurait bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'Yorck consentit, et milord Falmouth ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de son altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur voulait. Ces messieurs étaient le comte d'Arran, Germain, Talbot et Killegrew, tous gens d'honneur, mais qui préféraient infiniment celui du duc d'Yorck à celui de mademoiselle Hyde, et qui de plus étaient révoltés avec toute la cour contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc leur ayant dit, après une espèce de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils pouvaient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avait porté; qu'il se croyait obligé de tenir toutes les paroles qu'il avait pu lui donner; mais que comme l'innocence des personnes de son âge était exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains bruits, faux ou véritables, s'étaient répandus au sujet de sa conduite, il les priait, comme amis, et leur ordonnait par tout ce qu'ils lui devaient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savaient, d'autant qu'il était résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avait pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate; mais le duc d'Yorck ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savait, et peut-être ce qu'il ne savait pas, de la pauvre Hyde. On y joignit

toutes les circonstances qu'il fallait pour appuyer le témoignage. Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa que dans la galerie de Hons-laerdix, où la comtesse d'Ossery, sa belle-sœur, et Germain, jouaient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avait fait semblant de se trouver mal, et s'était retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui, déposant, l'avait suivie, et que lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avait fait de son mieux pour la secourir ou pour la désennuyer. Talbot dit qu'elle lui avait donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il était au conseil; à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étaient sur la table, qu'à celle qui les occupait alors, ils avaient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du roi, qu'on accusait de ce désordre, en avait été long-temps en disgrace.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avait eu des audiences longues et favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne roulaient que sur quelques tendres privautés, ou, tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce : mais Killegrew voulant renchérir sur ces faibles dépositions, dit tout net qu'il avait eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avait l'esprit vif et badin, et savait donner un tour agréable à ses récits, par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avait trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet cons-

truit au-dessus de l'eau, à toute autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux; qu'il avait eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cygnes qui pouvaient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y allait souvent, et qu'elle s'y plaisait fort.

Le duc d'Yorck trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avait pardevers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia messieurs ses témoins à bonne fortune de leur franchise, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venaient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, milord Falmouth qui l'avait suivi, conta ce qui venait de se passer au comte d'Ossery, qu'il trouva chez le roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisait la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc d'Yorck, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Milord Falmouth commençait à s'attendrir de sa disgrâce; et se repentait un peu de la part qu'il y avait eue, lorsque le duc d'Yorck lui dit de se trouver avec le comte d'Ossery chez le chancelier, dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent à l'heure marquée son altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde. Ses yeux paraissaient mouillés de quelques larmes qu'elle s'efforçait de retenir. Le chance-

lier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc d'Yorck leur dit de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : « Comme vous « êtes les deux hommes de la cour que j'estime « le plus, je veux que vous ayez les premiers « l'honneur de saluer la duchesse d'Yorck : la « voilà. »

La surprise ne servait de rien, et l'étonnement n'était pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étaient pourtant si remplis, que, pour s'en cacher, ils se jetèrent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects qui devinrent très-sincères dans la suite.

Les petits-maîtres qui avaient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyaient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures ; et quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse d'Yorck, instruite de tout ce qui s'était dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés et de bons offices ceux qui l'avaient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla

que pour louer leur zèle, et pour leur dire que rien ne marquait plus le dévouement d'un honnête homme, que de prendre un peu sur sa probité, pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami : rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre.

Le duc d'Yorck, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvait donner un peu de bon temps à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de Carneguy, qui s'était trouvée sous la main de bien d'autres. Elle était encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Milord Carneguy, son époux, était encore en Écosse ; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southask, que sa femme haïssait, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avait eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisait pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord : mais comme il était bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenait l'œil sur ceux de sa femme. Il y avait long-temps que les choses étaient, entre elle et le duc d'Yorck, à ne plus s'amuser à la bagatelle ; cependant, comme ce retour les obligeait à quelques égards, il n'allait plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accom-

pagné de quelqu'un, pour y donner un air de visite.

En ce temps-là Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'était établi pendant son absence, et sans savoir ce que c'était que madame Southask, il apprit que son maître en était amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de-là. Le duc le présenta. Quelques compliments se firent de part et d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à son altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnait sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il était de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions : mais il était si sujet aux distractions et aux inadvertances, qu'il avait laissé bonnement à Londres la lettre de compliments dont le duc l'avait chargé pour l'infante de Portugal, et ne s'en était aperçu que dans le temps qu'on le menait à son audience.

Il était donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devrait pas être malin dans ces rencontres, lui amenait milord Southask en personne. On avait eu soin de renvoyer l'équipage de son altesse, parce que la Southask avait assuré que son époux était allé faire un tour aux dogues, aux ours et aux taureaux : spectacles qui l'amusaient agréablement, et dont il ne revenait d'ordinaire que fort tard. Il

n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse : mais s'il fut d'abord surpris de voir. Talbot tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura guères Talbot ne l'avait point vu depuis qu'on était revenu de Flandre : et sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : « Eh, bonjour, Carneguy, bonjour, « mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la « main : d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point « vu depuis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? « N'en voudrais-tu point aussi à la Southask? « Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à ti- « rer pays; car je t'apprends que le duc d'Yorck « en est amoureux, et je te veux bien confier « qu'à l'heure que je te parle il est là-dedans, « qui lui en dit deux mots. »

Southask interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le temps de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami; et, comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southask ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; et Talbot, charmé de l'aventure, mourait d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit : mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avait plus rien de plaisant pour ceux qui y étaient de quelque chose; surtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carneguy n'eût changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venait de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'Yorck n'eut pas grand regret : et bien lui

prit de son indifférence ; car madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER,

Servant d'introduction à l'ouvrage. Page 5

CHAPITRE II.

Arrivée du chevalier de Grammont au siège de Trin, et son genre de vie. 8

CHAPITRE III.

Son éducation, et ses aventures avant son arrivée à ce siège. 13

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la cour de Turin, et comment il y passe son temps. 31

CHAPITRE V.

Son retour à la cour de France ; ses aventures au siège d'Arras ; ses réponses au cardinal Mazarin. Il est exilé de la cour de France. 62

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la cour d'Angleterre ; caractères des personnes qui composaient cette cour. 84

CHAPITRE VII.

Il devient amoureux de mademoiselle d'Ha—

milton. Diverses aventures d'un bal de la reine; voyage curieux de son valet-de-chambre à Paris. 107

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'aumônier Poussatin. Relation du siège de Lérida. Mariage du duc d'Yorck. 141

FIN DE LA TABLE.

17-027

E801
B582p